ÉTUDES TRADITIONNELLES

Rédacteur en Chef :
MICHEL VÂLSAN

68e Année | Janvier - Février 1967 | N° 399

LE DEMIURGE DANS LA MYTHOLOGIE NORD-AMÉRICAINE

Dans toutes les variantes de la mythologie nord-américaine apparaît une sorte de démiurge qui se situe au-dessous de l'Esprit Suprême ou du Grand Mystère et qui est à la fois bénéfique et terrible, héros initiateur et bouffon, voire démon. Nous rencontrons les mêmes traits chez Hermès, Hercule, Prométhée, Epiméthée et Pandore ; nous les trouvons également, dans la mythologie nordique, chez Loki, — mi-dieu et mi-géant et à la fois ami et ennemi des autres divinités, — sans oublier, dans le cosmos japonais, le terrible Susano-wo-no-Mikoto, génie de la tempête et, d'une certaine façon, *princeps huius mundi.* Il ne semble pas y avoir de mythologie où le demi-dieu bouffon ou malfaiteur soit tout à fait absent, mais c'est peut-être dans celle des Peaux-Rouges qu'il a le plus attiré l'attention des ethnographes et des missionnaires ; en fait, le Nanabozho ou Minabozho des Algonquins est devenu quelque chose comme une notion-type.

Notre intention est toutefois, non d'entrer dans les détails, mais d'énoncer le principe et d'expliquer sa signification essentielle : il nous suffira donc de dire, pour entrer en matière, que le démiurge, qui est aussi le héros fondateur de la civilisation matérielle et spirituelle, donc l'inventeur ou le découvreur, et aussi l'initiateur, apparaît sous les traits soit d'un animal, soit d'un homme, ou encore de quelque créature mystérieuse et indéterminée (1) ; son mythe est une série

(1) Le démiurge apparaît souvent comme le « Grand Lièvre » ; pour les Sioux, il est l'« Araignée » — dieu détrôné comme Susano dans le *Shintô* — tandis que pour les Pieds-Noirs il est le « Vieil Homme », qui devient le « Vieil Homme Coyote » chez les Corbeaux. Dans la mythologie iroquoise, le démiurge

Le Directeur : A. André VILLAIN

Imprimerie SAINT-MICHEL, 5, Rue de la Harpe - Paris (5·) — 12-1966

d'actes ou d'aventures — souvent grotesques et inintelligibles — qui constituent autant d'enseignements symboliques d'une portée parfois ésotérique. Ce démiurge peut apparaître comme une sorte d'émanation du créateur ; il a été décrit comme la vie qui s'incarne dans tous les êtres et assume ainsi toutes leurs possibilités, toutes leurs luttes, tous leurs destins. Il a quelque chose de protéique, de chaotique et d'absurde, le divin se combine chez lui avec le ténébreux ; on lui a attribué un désir de dissimulation et d'« occultation », et il apparaît alors comme un acteur sage jouant volontiers au fou (1) ; ses actes son incompréhensibles comme les *koans* du Zénisme. Il faut se rappeler ici que le bizarre, voire le choquant, sert souvent de voile protecteur au sacré, d'où les dissonnances dans les Ecritures révélées ou, sur un plan plus extérieur, les monstres grimaçants aux portes des sanctuaires.

Pour pénétrer l'énigme du démiurge-bouffon, ou pour dégager la racine même de l'énigme, il convient d'avoir recours à la notion védantine de *Mâyâ*, et aussi, secondairement, à l'idée du sacrifice de *Purusha*. On sait que *Mâyâ* comporte les trois *gunas*, les qualités ou tendances cosmiques : l'ascendante (*sattwa*), la déployante (*rajas*) et la descendante (*tamas*) ; or le démiurge, d'abord s'identifie au chaos primordial, et ensuite est le prototype de toute chose, du bien et du mal ; la diversité et l'inégalité — allant du sublime jusqu'au cauchemar — des créatures ter-

bénéfique Téharonhiawagon a un frère jumeau, Tawiskaron, qui incarne l'aspect ténébreux ; le second cherche toujours à imiter le premier, mais finit par être tué par celui-ci après un terrible combat. Notons que chez les Sioux, la présence d'Iktomi, l'« Araignée », n'empêche pas que le démon proprement dit soit Iya, le « Cyclone », ni que le « héros culturel » (*Kulturheros*) soit une divinité féminine de caractère lumineux, à savoir Ptesan-Win, la « Bisonne Blanche » ; c'est dire que dans cette mythologie, comme dans certaines autres du même type, la fonction démiurgique s'incarne en trois ou plusieurs personnifications, suivant qu'elle est « passionnelle », « ténébreuse » ou au contraire « lumineuse ». En tout état de cause, il est impossible de rendre compte en termes exhaussifs ou d'une façon systématique de ces tissus mouvants de symboles, aussi longtemps qu'on reste sur le terrain des simples images.

(1) C'est ce qui fait dire certains Indiens que le créateur-initiateur « se déguise » en corbeau, en coyote, en lièvre.

restres en font foi. Quant à *Purusha,* son corps dépecé est devenu, en passant de la Substance céleste à une sorte de coagulation universelle, l'ensemble de toutes les créatures, des bonnes comme des mauvaises, telle partie de son corps relevant de *sattwa* et telle autre de *rajas*, ou de *tamas*.

Les religions sémitiques séparent nettement la personnification du mal d'avec le Souverain Bien ; mais la perspective inverse n'est pas totalement absente dans ces théologies, puisqu'il est dit que Dieu « endurcit le cœur de Pharaon », et autres choses de ce genre qui, tout en étant évidemment métaphysiquement explicables, — là n'est pas la question, — choquent néanmoins une certaine « logique morale ». La présence du serpent dans le Paradis terrestre est une énigme analogue, de même le pacte qu'il semble y avoir entre Dieu et le diable au sujet du genre humain: le diable a le droit de séduire les hommes, Dieu « permet » le mal sans le « vouloir » positivement. Toutes ces difficultés s'éclaircissent à la lumière de la doctrine de *Mâyâ*.

***

La clef de cette doctrine est en somme que l'Infinitude exige par définition la dimension du fini ; c'est celle-ci qui, tout en manifestant « glorieusement » les inépuisables possibilités du divin Soi, projette celles-ci jusqu'aux confins de néant, si l'on peut s'exprimer ainsi ; le néant n'« est » pas, mais il « apparaît » en fonction du réel qui se projette en direction du fini. Or s'éloigner du divin Principe, c'est être « autre que lui », tout en demeurant forcément en lui, puisque lui seul est la Réalité ; ce qui signifie que le monde comporte forcément, d'une manière relative puisque le néant n'existe pas, cette privation de réalité ou de perfection que nous appelons le « mal ». D'une part, le mal ne vient pas de Dieu, car étant négatif il ne peut avoir aucune cause positive ; d'autre part, le mal résulte du déroulement de la manifestation divine, mais sous ce rapport précisément, il n'est pas le « mal », il est simplement l'ombre d'un processus en soi positif ; c'est ce qu'exprime à sa façon le mythe du démiurge-bouffon.

Enfin, si nous considérons, dans *Mâyâ,* la qualité d'« obscurité » ou d'« ignorance », *tamas,* telle qu'elle se manifeste dans la nature en général et chez l'homme en particulier, nous sommes bien obligés de voir en elle ce que nous pourrions appeler le « mystère d'absurdite » : est absurde ce qui — en soi et non quant à sa cause métaphysique — est dépourvu de raison suffisante et ne manifeste que sa propre accidentalité aveugle (1). La genèse du monde tout d'abord, et le déroulement des événements humains ensuite, apparaissent comme une lutte contre l'absurdité ; l'intelligible s'affirme par contraste contre l'inintelligible. Sans cette substance d'incompréhensibilité, de hasard si l'on veut, il n'y a point de monde, et il n'y a point d'âme ; l'âme est un microcosme, elle obéit aux mêmes lois que l'univers. Notre prototype est Adam, « fait à l'image de Dieu » ; n'empêche que nous portons en nous-mêmes, à l'instar de cette image divine, toute l'absurdité de la chute. Le démiurge du chamanisme nous le rappelle à sa manière.

***

Le caractère chaotique du démiurge indien, ou le même trait dans nombre de Textes sacrés de premier ordre, nous incite à faire ici quelques remarques sur l'énigme des prophéties, ce qui ne sera nullement sans rapport avec notre sujet. Il y a une certaine impossibilité à ce qu'une prophétie concernant, non un fait particulier, mais un ensemble de faits relevant du déroulement du cycle humain, soit absolument adéquate et épuise ainsi d'avance la marche de l'avenir ;

(1) L'« Antigone » de Sophocle nous montre également le caractère sournois et incalculable d'un certain aspect de *Mâyâ,* et sous ce rapport, les dieux ne diffèrent point des semi-divinités enjouées et inintelligibles du chamanisme peau-rouge. C'est ce que les Hindous appellent *lila,* le « jeu divin » ; ce jeu, dans ses modalités inférieures, est là pour être vaincu par le sage, et cette victoire coïncide, précisément, avec les modalités supérieures — et parfaitemnt intelligibles puisque relevant de *sattwa* — du même jeu éternel et inépuisable. « Tout est absurde sinon Dieu », pourrions-nous dire en un certain sens, en nous rappelant que « toute chose est périssable sauf la Face d'*Allâh.* »

ce qui alors se trouve changé ou dissimulé, ou brouillé si l'on veut, c'est, non les faits dans ce qu'ils ont d'essentiel, évidemment, mais leur ordre de succession et leurs proportions (1). C'est comme si la prophétie était un vitrail brisé, et refait sans égard à l'emplacement logique des fragments ; le message est donné, mais la forme est brisée, car « Dieu seul sait l'heure ». C'est dire qu'aucune prohétie complexe ne peut être prise à la lettre, sauf pour les faits essentiels et pour le sens général du processus ; mais Dieu se réserve toujours des modalités imprévisibles, et si d'une part il se lie par sa parole, d'autre part il garde une marge de liberté dont nul ne peut prévoir les effets (2).

Et il y a même quelque chose d'analogue dans les diverses religions, qui correspondent en tant que révélations d'une certaine manière aux prophéties : leur diversité même prouve qu'il y a forcément, dans leur apparence — mais nullement dans leurs contenus essentiels — un élément qui nous rappelle, *mutatis mutandis*, ce que nous pourrions appeler la « prestidigitation » du démiurge ; cet élément n'apparaît pas au point de vue de chaque religion considérée en elle-même, — à moins qu'on n'y oppose l'exotérisme en tant que limitation à l'ésotérisme seul absolument vrai, — mais il apparaît au point de vue de la *religio perennis*, qui pénètre toutes les révélations et n'est enfermée dans aucune. Le Révélateur unique — le Logos — joue avec des formes mutuelle-

(1) Il arrive que des événements — ou des personnages — différents soient fondus en un seul en raison de leur identité fonctionnelle, ou que des désignations de personnes ou d'événements n'expriment que des analogies, et autres ellipses de ce genre.

(2) L'histoire de Narasinha, quatrième *Avatâra* de Vichnou, nous offre une image de cette loi : Hiranyakashipu ayant obtenu de Brahma la promesse de n'être tué ni de jour ni de nuit, et ni par un homme ni par un animal, se crut tout permis, jusqu'à ce que Vichnou intervint sous forme d'homme à tête de lion — « ni homme ni animal » — et tua le tyran au moment du crépuscule, donc « ni de jour ni de nuit ». — Shakespeare a traité ce sujet, ou cette doctrine, dans *Macbeth* : même enchaînement de prophétie, de fausse assurance, d'orgueil, et de « ruse divine » dans le châtiment.

ment inconciliables, tout en offrant un contenu unique et éblouissant d'évidence.

***

Cette allusion aux prophéties nous permet de relever ici qu'il est une sorte d'absurdité purement apparente, et c'est l'inintelligibilité accidentelle de la sagesse, telle qu'elle est décrite dans le récit koranique de la rencontre de Moïse et d'El-Khidr : ici, l'apparente absurdité est censé recouvrir — selon l'interprétation ésotérique du passage — une dimension de profondeur sans commune mesure avec les platitudes du monde profane ; c'est dans un sens analogue que saint Paul parle de la vraie sagesse qui est « folie » aux yeux du monde. Comme « les extrêmes se touchent », la plus haute sagesse prend parfois les attitudes de son contraire ; c'est ce dont témoignent nombre d'histoires de saints. A un point de vue quelque peu différent, on peut se demander ce que signifient des « mauvais plaisants » tels que Til l'Espiègle ou, chez les Turcs, Nasreddin Hodja ; peut-être s'agissait-il, chez ces farceurs devenus populaires et classiques, ou chez les personnages fictifs qui leur correspondent, d'épuiser les possibilités d'absurdité incluses dans la *Mâyâ* terrestre, un peu comme le carnaval cherche à neutraliser les tendances subversives en déployant toutes les ressources de l'imbécillité humaine (1). Mais il y a là un autre aspect fort important qui rejoint la fonction du fou de cour, et c'est le droit de dire ou de faire comprendre des vérités que la convention sociale tend à dissimuler, ou plus généralement de faire sentir l'aspect de sot-

(1) Au moyen âge, la fête des fous — au jour de l'an — donnait lieu à des excès de bouffonnerie qui frôlaient le sacrilège : un laïc travesti en évêque donnait la bénédiction et proclamait par dérision des indulgences, on mangeait sur l'autel et y jouait des jeux soldatesques, le pseudo-évêque s'adonnait à toutes sortes de facéties. De tels abus montrent du reste un certain déséquilibre caractéristique de la mentalité européenne, laquelle a tendance de tomber d'un extrême dans l'autre. Il est vrai que les parodies carnavalesques avaient pour fonction d'épuiser d'une manière inoffensive les possibilités psychiques inférieures et dangereuses, mais cette nécessité, et surtout ses excès, n'en prouvent pas moins une contradiction latente dans l'âme collective.

tise — nous dirons de « manque d'imagination » — propre à la vie conventionnelle, en un mot, de percer son opacité béate au moyen de caricatures vécues et toujours cinglantes (1).

D'un tout autre ordre — intrinsèquement du moins — est l'apparente démence des *heyoka,* chez les Sioux, et cela nous ramène à la sagesse cachée ou à la dissimulation initiatique des « perles » devant les « pourceaux » : les *heyoka* étaient des hommes qui, ayant été honorés dans un rêve de la vision des « Oiseaux-Tonnerre », avaient contracté par là l'obligation, d'une part de s'humilier, et d'autre part de dissimuler leur consécration ; leur cas était semblable, à certains égards, à celui des derviches connus sous le nom de « gens du blâme » (*malâmâtiyah*), qui cherchaient à s'attirer la réprobation des profanes et des hypocrites tout en réalisant intérieurement la plus parfaite sincérité spirituelle (2). Par humilité, le *heyoka* se condamne à accomplir désormais à peu près tous les actes à l'envers, ou à être un homme « inversé », par exemple en mimant le grelottement par la chaleur et la suffocation par le froid, et à susciter ainsi la moquerie des gens simples ou bornés ; mais il est censé avoir reçu des pouvoirs mystérieux et arrive à être grandement respecté comme un être « mis à part » ou « hors série », et n'appartenant plus tout à fait à ce monde de la logique rampante. En outre — nous y avons fait allusion — le comportement du *heyoka* équivaut à un langage initiatique, compréhensible aux seuls sages, en même temps qu'à une vocation sacrificielle, celle d'un « mort-vivant » appelé à rétablir intérieurement le pont entre le monde de la matière et celui de l'esprit et de l'immortalité.

Le Nanabozho des Algonquins fut sans doute l'instaurateur cosmique et du bien et du mal, mais il fut aussi le premier *heyoka* et le premier « fou de Dieu ».

Frithjof SCHUON.

(1) Il y a de cela chez Omar Khayyam, qui fut comme le « fou de cour » de la spiritualité.

(2) Dans le monde chrétien, saint Benoît Labre fut un cas des plus typiques de ce genre. Il s'agit ici, non de norme spirituelle, certes, mais de vocation et d'une fonction très particulière.

SUR QUELQUES ASPECTS DE LA MAÇONNERIE DITE " ECOSSAISE "

Dans sa présentation du livre de M. Jean Palou paru il y a quelques années (1), l'éditeur écrit que cet ouvrage « est moins une histoire de l'Ordre Maçonnique qu'une étude originale sur la Franc-Maçonnerie envisagée sur son plan réel, celui de l'initiation ». Ce livre est effectivement « original » en ce qu'il se veut d'esprit nettement traditionnel. Le résultat a-t-il répondu entièrement à cette intention ? Certes, le livre est dédié « A la mémoire de René Guénon », et l'auteur a visiblement lu et médité l'œuvre (et surtout l'œuvre maçonnique) du Maître disparu. On fera cependant des réserves, car M. Palou, toujours d'accord avec Guénon sur les principes, se sépare de lui sur des points qui touchent à l'essence même de la Maçonnerie. Mais, tout compte fait, cela ne doit pas masquer le mérite évident d'un tel ouvrage. Pour la première fois, la Maçonnerie est présentée au public français par un auteur qui croit à la valeur de l'initiation ; et, ce qui eût probablement surpris Guénon lui-même, cet auteur est un historien, et, qui plus est, un universitaire.

L'ouvrage a été rédigé avant la publication des *Etudes sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage*, cette « mine » incomparable de renseignements et d'aperçus sans laquelle on ne conçoit guère qu'on puisse désormais écrire utilement sur l'Art Royal. Nous ne doutons pas que, dans les éditions ultérieurs de son livre, M. Palou n'y ait recours pour combler certaines lacunes et corriger quelques erreurs (2),

(1) Jean Palou. *La Franc-Maçonnerie.* (Petite Bibliothèque Payot, Paris).

(2) Parmi les lacunes, nous citerons le fait de parler du Rite Cerneau (p. 275) sans mentionner que cette falsification

qui ne sont peut-être que des imprécisions, et qui sont du reste à peu près inévitables dans un ouvrage de ce genre (3).

L'histoire de la Maçonnerie, et surtout de la Maçonnerie française, occupe huit chapitres, et l'étude du symbolisme des grades « bleus » un chapitre seulement. Mais la partie historique est parsemée de considérations symboliques, sur les hauts grades notamment, pour lesquels M. Palou éprouve une prédilection déclarée. « Nous avons voulu, dit-il, scruter l'ésotérisme propre à la Maçonnerie, et nous nous sommes plus particulièrement attaché à l'étude poussée du symbolisme des hauts grades de la Maçonnerie écossaise, qui offre un champ de recherches neuves et proprement illimitées » (p. 15).

***

est à l'origine de ce qu'il y a de plus « sinistre » dans la Maçonnerie irrégulière, et notamment des organisations du pseudo-sir Aleister Crowley. Parmi les erreurs, nous en signalerons deux. Le chapitre sur le Rite de Misraïm est rédigé de telle façon qu'on pourrait croire que ce Rite existe encore aujourd'hui. Ensuite (pp. 92 et 105-106), en parlant des signes du troisième degré, M. Palou ne fait-il pas une certaine confusion entre le « signe d'horreur » et le « Grand Signe Royal » ? C'est ce dernier, nous semble-t-il, qui rappelle la « bénédiction des Kohanim », mais avec une différence notable, car il représente le triangle équilatéral environné de flammes, allusion évidente à la « sublimation » hermétique et à l'« ontologie du Buisson ardent ».

(3) Bien qu'il ne s'agisse pas à proprement parler d'une erreur, on est supris de voir M. Palou (p. 226) contester au Grand Orient de France le droit de pratiquer les hauts grades du Rite Ecossais « alors, dit-il, que les trois premiers grades pratiqués au Grand Orient travaillent au Rite Français ». Et il ajoute : « Ceci va à l'encontre de tous les principes initiatiques qui veulent qu'il n'y ait qu'un seul enseignement ésotérique véhiculé par les rites et les symboles d'un Rite unique. Le Grand Orient a donc réussi ce tour de force d'élever une Tour de Babel de Rites, ce qui est absolument contraire à l'Initiation Maçonique qui est Une ». Voire. Si l'initiation est une en effet, elle n'est pas « systématique »; et l'uniformité n'est pas l'Unité. Par ailleurs, un Grand Orient, du moins en principe, est une fédération de Rites. Et puis, M. Palou a-t-il songé que, si sa façon de voir était universellement reçue, aucun Maçon anglais ou américain ne pourrait pratiquer les hauts grades du Rite Ecossais ?

Précisément, une des thèses de M. Palou qui fera peut-être froncer les sourcils à bien des « spécialistes » est son opinion sur ce que Lantoine (4) appelle « la plus grande énigme de l'histoire de la Maçonnerie », c'est-à-dire l'origine des hauts grades dits « écossais ». Après avoir énuméré les diverses théories émises à leur sujet, et montré leur inconsistance, l'auteur propose une explication personnelle. Rejetant (peut-être sans assez de nuances) « l'origine géographique écossaise », il rattache la Maçonnerie de ce nom à « la très ancienne Maçonnerie forestière », d'où dériveraient, selon lui, à la fois la construction en bois (pratiquée notamment par les Culdéens) et la Charbonnerie (5). Pour appuyer ses dires, M. Palou se réfère à ce que Guénon a écrit sur l'Eglise culdéenne, et aussi au rituel du grade de « Chevalier Royale-Hache, ou Prince du Liban » (le 22e degré écossais), dont le « second appartement » porte le nom de « Conseil de la Table Ronde ». Et l'auteur pense avoir retrouvé, dans la province française de la Marche, des noms de lieux qui confirmeraient cette supposition.

(4) M. Palou est d'un naturel combattif, et les auteurs dont il ne partage pas les vues sont traités sans ménagements. Cela rend d'ailleurs son livre extrêmement « vivant ». Sa « victime » de prédilection est Albert Lantoine, dont il ne peut citer le nom sans ajouter quelque remarque peu bienveillante. Faisant allusion sans doute au goût de cet auteur pour l'anecdote, M. Palou l'appelle « le G. Lenôtre de l'histoire maçonnique », et il ajoute : « Mais G. Lenôtre, lui, écrivait bien ». (On sait que G. Lenôtre est considéré comme le « maître » de la « petite histoire ». Il nous semble pourtant qu'Albert Lantoine écrivait correctement sa langue, et la question de savoir s'il l'écrivait « bien » est affaire d'appréciation individuelle. Et puis, pourquoi tant mépriser la « petite histoire » ? G. Lenôtre, précisément a écrit sur *Martin de Gallarden* un ouvrage qui en dit plus long, sur les « dessous » ténébreux de certains événements du XIXe siècle, que les tomes poussiéreux des maîtres les plus vantés de la « Grande Histoire ».

(5) L'existence de cette organisation pose d'ailleurs plus d'un problème. Elle n'a jamais été incorporée au Compagnonnage (Cf. Luc Benoist, *Le Compagnonnage et les Métiers*, pp. 38-39), et ses rituels sont les plus proches qui soient de ceux de la Maçonnerie. La Loge y était remplacée par une Vente (composée symboliquement de vingt membres), et les Grandes Loges par une Haute Vente. Le Temple était appelé « barraque » (à rapprocher de ce que les Maçons opératifs nommaient *faculty*

Nous ne savons quelle sera l'opinion des Maçons sur une telle hypothèse. Mais M. Palou pourrait bien avoir raison plus qu'il le pense, et autrement qu'il le pense. Nous nous étonnons même qu'ayant parlé aux pages 131-133 de géographie sacrée, du symbolisme de la forêt, des Templiers, des Culdéens, de la Table Ronde, et même de la ressemblance « cartographique » entre l'Ecosse et la Grèce (dont le patron commun, saint André, est aussi le patron des hauts grades du Rite Ecossais), l'auteur n'ait pas songé à faire la synthèse de tous ces éléments, et pensé à une certaine forêt qui n'est pas située dans la Marche, mais dans la « Celtide » : forêt de Brocéliande, ou plutôt forêt de Calydon en Etolie, habitée par un sanglier blanc qui fut chassé par Méléagre, Atalante et les rois de la Grèce « héroïque ». Dans son article *Le Sanglier et l'Ourse* (cf. *Symboles fondamentaux de la Science sacrée,* p. 181), Guénon a écrit : « Le nom de Calydon se retrouve exactement dans celui de *Caledonia,* ancien nom de l'Ecosse ». M. Palou n'est certainement pas sans avoir remarqué l'importance particulière de certaines choses que René Guénon n'a écrites qu'une fois.

Il est encore un autre problème dont l'auteur nous semble avoir « pressenti » la solution. Parlant de « Frédéric II de Prusse » et de son rôle dans l'histoire « officielle » du Rite écossais, il a bien vu qu'il ne saurait s'agir du vainqueur de la guerre de Sept ans. Nous pensons que la Prusse dont il est ici question est la terre des Borusses, ancêtres des Prussiens actuels, qu'on dit être venus du Nord. Com-

of abrac, d'autant plus que les dignitaires y étaient munis non d'un maillet, mais d'une hache). A la place des deux colonnes, on avait deux arbres contre lesquels était dressée une échelle. Les « Lumières de la Loge » étaient remplacées par les « feux de la braise ardente » qui brûlaient sans discontinuer pendant les travaux. En tête de tous les écrits, au lieu de « A la gloire du Grand Architecte de l'Univers », on trouvait la formule : « Sous l'œil de Dieu ». La « Passion du Bon Cousin Christus » et surtout sa couronne d'épines tenait lieu de la légende d'Hiram. Avant d'ouvrir les travaux, on disait : « Débarassons la forêt de ses loups », c'est-à-dire : écartons les profanes. On voit que la « christianisation » de cet Ordre était beaucoup plus poussée que ne l'a jamais été celle de la Maçonnerie.

ment, sans cela, expliquer le nom donné à un grade écossais : « Noachite ou Chevalier Prussien » ?

***

M. Palou (et c'est pourquoi son ouvrage ne peut être qualifié de « guénonien ») se sépare de l'enseignement de Guénon sur des points que nous croyons essentiels. Disons-le-lui très franchement : nous ne pensons pas que, ce faisant, il ait eu la main très heureuse. Le chapitre sur les Templiers mériterait certainement d'être modifié. Mais nous examinerons aujourd'hui une autre question : le rôle d'Anderson dans les premières années de la Maçonnerie spéculative.

M. Palou (p. 107, n. 21) avoue « ne pas bien comprendre l'acharnement (*sic*) de Guénon et d'autres historiens maçons à l'égard d'Anderson, tendant à nier chez ce dernier tout sens traditionnel ». Il pense, au contraire, qu'« il y a épars chez Anderson des *traces de connaissances ésotériques assez profondes* » (p. 91). Et il base principalement sa conviction sur deux passages du *Livre des Constitutions*.

Le premier, très connu, et qu'on ne trouve dans sa version intégrale que dans la 2e édition (1738) des *Constitutions*, est le suivant : « Un maçon est obligé, de par sa tenure (6), d'obéir à la loi morale, en véritable Noachite, et, s'il comprend bien l'Art, il ne sera jamais un athée stupide ni un libertin irréligieux » (7).

Le deuxième passage est un fragment de la « Lé-

(6) Ce terme peut signifier « obligation rituelle ».

(7) On sait l'étonnante « fortune » de ce texte. Les Obédiences qui admettent les athées déclarent le faire en vertu de l'esprit des Constitutions d'Anderson, esprit qu'elles accusent leurs rivales de violer. Et les Obédiences qui n'admettent que les « déistes » le font en vertu de leurs Constitutions propres, qui ne sont jamais celles d'Anderson. Du reste, le plus grand nombre de ces Obédiences procèdent de la « Grande Loge d'Athol », dite des « Anciens », lesquels abominaient Anderson. On comprend, dans ces conditions, pourquoi les discussions entre les unes et les autres de ces Obédiences font l'effet d'un véritable dialogue de sourds.

gende du Métier : « Chez les païens, alors que la noble science de la géométrie était dûment cultivée, avant comme après le règne d'Auguste, et jusqu'au Ve siècle de l'ère chrétienne, la Maçonnerie était tenue en grande estime et vénération ; et tant que l'Empire romain connut la gloire, l'Art Royal fut propagé avec soin jusqu'à l'Extrême Thulé, et une Loge était érigée dans presque toutes les garnisons romaines ».

***

Loin de nous la pensée de minimiser cette référence maçonnique à Thulé (8) qui, à notre connaissance, ne se rencontre plus que dans les dites *Constitutions*. Seulement, pourquoi vouloir en faire un mérite à Anderson ? Cette allusion, comme celle relative aux Noachites, d'où avait-il bien pu les tirer, sinon des anciens documents (*Old Charges*) qu'il avait entassés pour les utiliser à sa convenance, et qui disparurent si opportunément dans l'incendie de la Loge de « Saint Paul » ?

Que M. Palou nous comprenne bien. Ce qui nous gêne quand on veut innocenter Anderson, c'est un certain fait rapporté par M. Palou lui-même (pp. 120-121) : « Aucun *Old Charge* ne parle d'Hiram ou même n'y fait allusion ; et H.F. Marcy a raison de souligner que jusqu'à 1717 il n'a jamais figuré dans les Traditions du Métier et le cérémonial des Loges. Le nom d'Hiram apparait dans l'histoire ancienne de la Franc-Maçonnerie donnée par Anderson au début du *Livre des Constitutions* de 1723 ».

Ce que M. Palou ignorait peut-être en écrivant ces lignes, c'est que, si les *Old Charges*, pourtant tout imprégnées d'esprit chrétien, ignoraient Hiram-Abif (9), ils reconnaissaient pour « Prince des Architectes »

(8) Le texte conservé par Anderson est d'ailleurs très intéressant. D'après lui, les Romains auraient propagé l'Art Royal « jusqu'à l'Extrême Thulé », Or, M. Palou sait bien où précisément se sont arrêtées les légions romaines (pour des raisons qui ne furent peut-être pas exclusivement militaires) dans leur marche conquérante vers les terres du Nord.

(9) Il s'agit en effet d'Hiram-Abif, le « fils de la Veuve », et non pas d'Hiram, roi de Tyr, dont il ne semble pas que le nom

et troisième Grand-Maître de l'Ordre Maçonnique un personnage nommé Amon (ou parfois Aymon). Guénon, dans un des derniers comptes rendus qui soient tombés de sa plume, a énuméré les rapprochements qu'on peut établir entre cet Amon et le dieu égyptien du même nom, et a formulé de saisissants parallèles avec le triple mot sacré *Jah-Bel-On*, la ville égyptienne d'On (ou Héliopolis, célèbre dans la légende du Phénix) et le « nom royal » d'Osiris (cf. *Études sur la F.M.*, t. II, pp. 176-178. Or M. Palou n'ignore pas les similitudes constatées depuis longtemps entre la légende d'Hiram et le mythe d'Osiris.

Nous pensons que la substitution d'Hiram-Abif à Amon, consommée définitivement par Anderson, est

ait jamais été altéré dans les *Old Charges*, tandis que celui du « troisième Grand-Maître » a pu prendre successivement les formes Amon, Adon, Adoniram et Hiram. Il faut remarquer aussi que l'innovation attribuée à Anderson par les auteurs auxquels M. Palou se réfère, avait pu être préparée de longue date, et peut-être dès les prodromes de la « mutation » spéculative, par des précurseurs du « très facétieux Compagnon » écossais. Un changement d'une telle ampleur ne s'accompit pas brusquement, mais en tout cas Anderson lui a donné pour ainsi dire un caractère « définitif » puisqu'aujourd'hui le nom d'Amon est absolument inconnu dans la Maçonnerie universelle. L'innovation, du reste, concerne uniquement la « légende d'Hiram », c'est-à-dire le récit de son meurtre, de la recherche de son corps et de sa découverte. Mais son rôle dans l'ornementation du Temple, rôle attesté par la Bible, devait très probablement avoir trouvé place dans les anciens rituels. La « légende du forgeron et du roi Salomon », encore très en honneur dans la Maçonnerie américaine, et où le forgeron se présente comme le « fils du grand Tubalcaïn », a pu faciliter le « glissement » d'Amon à Hiram. Notons — mais ceci n'a plus aucun rapport avec Anderson — que ladite légende semble avoir inspiré les rites, très curieux, de l'installation du Vénérable dans certaines Obédiences procédant des « Anciens ». — Au sujet d'Hiram, roi de Tyr, précisons que, s'il est habilité à représenter la tradition chaldéenne, c'est que, selon Hérodote, les Phéniciens auraient habité primitivement les côtes du Golfe Persique. Il faut noter encore que les traditions égyptienne et chaldéenne ont un lien particulier avec les Temples d'Israël et la « *rédemption des captifs* ». C'est après la « *servitude* d'Egypte » que fut construit le Tabernacle, et après la « captivité de Babylone » que fut édifié le second Temple. Tout cela est en rapport avec le symbolisme très complexe, de la Sainte Royale Arche, le seul grade du « métier » qui conserve une allusion formelle au caractère « sacré » des trois traditions hébraïque, chaldéenne et égyptienne.

une tentative caractérisée pour altérer le caractère universaliste et supra-confessionnel de la Maçonnerie. Anderson croyait ainsi, de bonne foi peut-être, « servir » le Christianisme. Il ne l'a pas servi, et il a infligé à l'Ordre une blessure peut-être irréparable en privant les grades « bleus » de toute référence à la noble tradition égyptienne, — noble et sainte comme le sont toutes les traditions, grandes ou petites, mortes ou vivantes, et qui avait fait à la Maçonnerie l'insigne honneur de la choisir en quelque sorte pour « arche » afin de conserver le « germe » (ou, si l'on veut, l'« esprit ») d'une civilisation de constructeurs dont les monuments défient encore l'usure du temps.

Mais de semblables tentatives ne se sont pas exercées qu'en milieu protestant. La Loge de Willermoz, « La Bienfaisance » de Lyon, se signala par ses efforts dans ce qu'on a appelé l'« anti-Templarisme maçonnique ». De plus, c'est l'un de ses membres, le commandeur de Monspey, qui mit Willermoz en rapport avec l'« Agent Inconnu », dont l'action amena l'abandon, par le Rite Rectifié, d'un certain mot absolument nécessaire au « couronnement » de l'Œuvre, et qui est donné comme « le nom de celui qui le premier travailla les métaux » (10).

Ici encore, les novateurs avaient la prétention dérisoire de « perfectionner » les rituels, en les rendant plus conformes à la lettre de la Bible. C'est bien le cas de dire que « la lettre tue ».

La « christianisation » de la Maçonnerie occidentale a été faite une fois pour toutes, probablement vers le Ve siècle de notre ère, par des initiés particulièrement qualifiés pour une œuvre aussi importante et aussi difficile. Ce qu'ils ont laissé subsister de la

(10) Rappelons brièvement les « tribulations » de ce mot. Il appartien à cette catégorie de mots sacrés qu'on appelle « mots de passe », et qui ne doivent être prononcés (rituellement) qu'à voix basse. Sa place normale est entre le deuxième et le troisième degré, et il permet à un Compagnon d'entrer comme tel en Loge de Maîtres. Telle est encore sa place dans les Maçonneries anglo-saxonnes. Au Rite Écossais, il est incorporé au troisième degré, mais il conserve sa définition de « mot de passe qui mène du deuxième au troisième appartement ». Au Rite Français, il subit une grave altération dans sa place, sa nature et sa fonction. Au Rite Rectifié, il disparait entièrement.

Maçonnerie des *Collegia fabrorum* : le symbolisme polaire, les références au Pythagorisme et aux traditions celtique, chaldéenne, égyptienne et gréco-latine, tout cela a été gravement endommagé par l'action néfaste d'Anderson et de ses pâles imitateurs. Et — nous revenons ici aux préoccupations de M. Palou — ne serait-ce pas précisément pour réparer ces « blessures » qu'aurait été instituée la « Maçonnerie écossaise » ?

Denys Roman.

FAN TS'ING FOU MING

Cette mystérieuse formule est, on s'en souvient, la devise des sociétés secrètes chinoises d'obédience *Hong*, c'est-à-dire apparentées à la *T'ien-ti houei* (1). Avant de l'examiner plus complètement, il convient de rappeler les conditions de sa révélation, telles que les rappporte la légende : les quatre caractères *Fan Ts'ing fou Ming* apparaissent pour la première fois sur l'épée de bois de pêcher miraculeusement issue du tombeau de Tchen Kiun-ta, chef des moines-guerriers de Chao-lin ; ils y accompagnent le symbole traditionnel des deux dragons affrontés. On les trouve une seconde fois sur le fourneau à encens de porcelaine blanche qui flotte sur l'eau de la rivière. Une troisième fois enfin, les étoiles les dessinent dans le ciel, tandis qu'y apparaît une lueur rouge.

Fan a le sens d'inversion, de retournement cyclique ; le caractère *fou* figure la marche vers la ville ; il exprime le retour, la répétition, le renouvellement, la restauration. *Ts'ing* (« pur ») est le nom de la dynastie mandchoue qui supplanta la dynastie nationale des *Ming* (« lumière ») au XVII[e] siècle. *Fan Ts'ing fou Ming* (« Renverser Ts'ing, restaurer Ming ») possède donc un sens littéral de nature historique, illustré par le contexte de la légende, et dont l'intérêt ne saurait être entièrement négligé. Car s'il s'applique bien entendu à des avatars fort éloignés du « centre » initiatique, le propre de telles formules n'est-il pas précisément de posséder une hiérarchie de sens correspondant aux différents niveaux de l'organisation et de ses membres, de telle sorte que chacun puisse y trouver clairement exprimée la règle de sa propre action ?

La dynastie Ming fut fondée en 1368 par le moine bouddhiste Cheou Yuan-chang, qu'on présente quel-

(1) Cf. *La Légende des Hong*, in. *E.T.* n° 377.

quefois — probablement à tort — comme un membre de la Société du Lotus Blanc (*Pai-lien kiao*). Qu'il ait été membre d'une société secrète est par contre plus que vraisemblable, et c'est de toute façon grâce à la révolte fomentée par le Lotus Blanc contre la dynastie mongole des Yuan qu'il dut de monter sur le trône. On ne manque pas de souligner qu'il prit le nom de règne de Hong-wou, et d'en faire, par homophonie, l'ancêtre de la « famille Hong » (2) : le rôle de la *Hong-houei*, dit expressement son rituel, est de « soutenir le trône de Cheou ». Faisant suite à une dynastie étrangère, chassée par une autre dynastie étrangère, celle des Ming apparaît évidemment comme le symbole commode d'un légitimisme nationaliste, d'ailleurs justifié par la référence constante des Ming à la tradition T'ang. Outre le Tchou Tchouen-mei de la légende, on trouve un autre prétendant Ming, Wang Fa-tcheng, au cours de la rébellion de 1794. La restauration sera même officiellement annoncée en 1853 à Chang-hai, par la *Siao-tao houei* (Société du Petit Couteau). Et Sun Yat-sen lui-même croira nécessaire de se référer solennellement au légitimisme Ming après l'instauration de la République.

Il est vrai que le Lotus Blanc visait, lui, au XIVe siècle, à la restauration des Song, laquelle n'avait pas, en fait, une signification historique différente. Avant lui, le paladin des « Trois Royaumes » Lieou Pei, le premier des « Grands Frères », avait tenté celle des Han. Il est plus étonnant qu'un prétendant Ming, Phan-xich-Long, se soit manifesté au Viêt-nam du Sud en 1913 ; la devise se retrouve, certes, textuellement dans certaines loges vietnamiennes d'obédience *Hong* sous la forme *Phan Than phuc Minh* (3), mais on ne peut oublier que les Ming font figure au Vietnam d'envahisseurs détestés contre lesquels s'illustra le

(2) *Hong* (dont le sens littéral est « vaste, immense ») est homophone de *hong* (« rouge »), la substitution du premier caractère au second s'étant effectuée après l'apparition de la lueur rouge dans le ciel légendaire. Hong est encore un nom de Houang-ti, le Premier Souverain, patron des forgerons et des alchimistes.

(3) Cf. Coulet, *Les Sociétés secrètes en terre d'Annam* (Saigon, 1926).

héros national Lê-Loi. Aussi, confrontées à l'absurdité historique, les sociétés vietnamiennes se sont-elles parfois satisfaites d'adaptations locales du type *Phan Nguyên phuc Lê* (« Renverser les Nguyên, restaurer les Lê »), ou *Phuc Nam phan Phap* (« Restaurer le Viêt-nam, renverser la France »), qui ont, outre leur signification de pure opportunité, le seul mérite du parallélisme. A une époque plus récente, certains n'ont pas hésité à rapprocher le *Minh* de la devise du parti *Viêt-Minh* et du nom de son chef (4). Tant il apparaît certain que l'objectif réel est affaire uniquement circonstantielle et qu'il s'agit toujours, sous diverses formes, de la restauration du *Ming-wang* (viètn. *Minh-Vuong*), entendu comme le « Roi de Lumière » : celui que le rituel de la *Hong-houei* nomme le « Prince vertueux » est une sorte de restaurateur idéal de l'Age d'or, lié à l'attrait messianique dont nous avons parlé à propos du Caodaïsme (5). L'avènement historique des Ming faisait lui-même suite à l'annonciation solennelle du règne de *Mi-le fo* (*Maitreya*), le Bouddha du cycle futur. Dans notre légende, Tchou Tchouen-mei est un immortel merveilleusement apparu plutôt qu'un prétendant au pouvoir temporel, car il a de « longs bras » et de « longues oreilles ». Si le chef de l'insurrection *T'ai-p'ing* doutait, quant à lui, de la restauration effective des Ming, c'est qu'il visait à l'instauration du « Royaume céleste de la Grande Paix » (*T'ai-p'ing t'ien-kouo*), ce qui peut s'entendre à la fois d'un état conforme aux lois de l'harmonie céleste, et d'un retour à la condition édénique : le but était donc le même sous un vêtement doctrinal quelque peu différent.

Pour revenir à la légende, nous remarquons l'association de la devise :

— à l'épée de bois de pêcher, qui est arme royale et arme d'exorciste ; son rôle essentiel est d'écarter

(4) Le Parti Communiste Indochinois n'avait pas hésité, il est vrai, en d'autres temps, à utiliser comme mot de passe la formule *Toi la nguoi nha anh Hong* (« Je suis de la famille Hong »). Rappelons que *hong* = rouge.

(5) *Une forme exotique de l'erreur spirite : le Caodaïsme*, in *E.T.* nos 389/390.

les influences pernicieuses ; or nous avons souligné que le rôle « militaire » de Tchen Kiun-ta était précisément un rôle d'« exorciste » chargé de repousser les offensives anti-traditionnelles venues du dehors : le ministre Tchang Kin-tsiou, finalement vaincu par l'épée, est la personnification des influences ténébreuses, (il a conseillé l'attaque de Chao-lin).

— aux dragons affrontés se disputant le joyau, figure évidente des deux énergies cosmiques antagonistes en lutte pour la possession de la perle ignée et lumineuse, expression de la puissance céleste (dans certaines légendes asiatiques, le joyau est la source de l'éclair et de la pluie).

— au fourneau à encens flottant sur la rivière, prodige traditionnellement lié aux « vertus » royales ou aux connaissances qui permettent seules de tirer le vase de l'eau, où il disparaît de nouveau en cas de perte de celles-ci (5bis).

— aux étoiles et à la lueur rouge dans le ciel : cette lueur est un signe faste, un symbole de vie (le ciel rouge s'oppose comme tel aux « sources jaunes », séjour des morts : or le « village des Sources jaunes » est l'une des premières étapes du périple légendaire). Le ciel rouge, le « Palais de la ténuité pourpre » désignent, dans les vieux ouvrages taoïstes, la région circumpolaire : les deux images rejoignent donc le symbolisme « central » de la Grande Ourse, ainsi que le rappelle d'ailleurs la lampe rouge à sept branches de la Cité des Saules (6). La devise (ou plutôt sa mise en acte) établit donc un rapport entre le « centre du monde » atteint par l'assemblée des Hong à l'issue du voyage, et le centre du Ciel (7).

Nous ne sommes pas non plus sans remarquer que, si le rituel met la devise en parallèle avec l'obéissance au Ciel et avec la pratique de la vertu, il

(5 bis) Cf. Le « perron de marbre blanc » flottant sur l'eau, dans la *Quête du Saint Graal*.

(6) Cf. *Considérations sur le Boisseau* (*E.T.*, nº 398).

(7) Notons que, selon d'autres versions, les caractères tracés dans le ciel par les étoiles sont : *T'ien-ting kouo sie* (« Manifestation céleste dans l'empire »). Le choix du caractère *Hong* à l'issue de cette manifestation appelle encore une remarque : un autre caractère homophone, *hong*, désigne l'arc-en-ciel.

en fait aussi l'image d'une véritable « restauration » cosmique : « Fondez l'univers et reformez-le », formule qui rappelle à l'évidence le *solve et coagula* alchimique. Il est dit en outre, à propos du Boisseau, que le riz dont il est plein — « nourriture d'immortalité » — est produit par la seule puissance de Ming ; que « soulever la Cité des Saules » — c'est-à-dire le Boisseau lui-même — permet de renverser *Ts'ing* et de restaurer *Ming,* ce qu'on peut entendre comme une véritable révélation de la lumière cachée ; la légende interprète l'inflammation spontanée de brindilles comme le signe céleste que « *Ts'ing* va s'éteindre » et que « *Ming* va prospérer », comme s'éteint la nuit à l'avènement de l'aurore ; le rituel enfin conditionne par la densité de sa « lumière » la domination finale de *Ming :*

« Brillez, dynastie Ming, afin de vous rendre maîtresse de l'empire... »

Cette nouvelle série de considérations nous amène à rappeler l'étymologie du caractère *ming,* composé des caractères *je* (soleil) et *yue* (lune), avec le sens global de « lumière », physique aussi bien qu'intellective, initiatique : *ming* est, dans le *Li-ki,* l'intuition intellectuelle qui permet à l'homme, écrit Fong Yeou-lan, de « former un ternaire avec le Ciel et la Terre » (8), ce dont on aperçoit l'importance littérale dans le cadre de la *T'ien-ti houei.* Soleil et lune correspondant symboliquement aux deux yeux, l'illumination intérieure se produit, chez les Taoïstes, les yeux clos ou mi-clos, par l'union des « lumières » du soleil et de la lune (9). *Ts'ing* opposé à *Ming,* est-ce l'obscurité opposée à la lumière, la nuit opposée au jour, *tamas* à *satwa,* l'*asura* au *deva,* le mal au bien, la mort à la vie, la Terre au Ciel ? C'est une interprétation qui s'impose normalement : René Guénon l'a adoptée, comme l'avaient fait avant lui Ward et Stirling (10). Toutefois, le sens d'« obscurité », de

(8) *Précis d'histoire de la philosophie chinoise* (Paris, 1952).

(9) Ainsi dans le *Traité de la Fleur d'Or* : « La Lumière céleste réside dans les deux yeux. » La « lumière » et la « semence » unies « du soleil et de la lune ».

(10) *The Hung Society or the Society of Heaven and Earth* (Londres 1925).

« ténèbres » qu'ils donnent à *ts'ing* ne s'y trouve pas explicitement contenu : le radical *ts'ing* privé de la clef de l'eau, tel que l'utilisent les sociétés, désigne les couleurs bleue et verte, mais c'est la couleur du ciel sans nuages et celle de la végétation naissante (11). Il existe toutefois, dans les sociétés, une intéressante pratique de la déformation des caractères : *ming* s'écrit comme *je* (soleil) et *ts'ing* comme *yue* (lune), l'un et l'autre assortis de la clef de l'eau : ainsi se trouve établie une corrélation d'autant plus digne d'attention que la dualité *yang-yin* s'exprime par les mêmes caractères *je-yue*, assortis du radical *fou* (colline) (12). L'opposition *ming-ts'ing* = *yang-yin*, que laissait entrevoir l'image initiale des deux dragons affrontés, trouve ici sa confirmation (13). En voici une autre : dans la formule cosmologique citée plus haut (« Fondez l'univers... »), la corrélation Ciel-Terre (= univers) est mise en parallèle avec la corrélation *je-yue* incluse dans le caractère *ming* (14). Si la « séparation de l'obscur et du clair » (c'est-à-dire du *yin* et du *yang*) est en Chine comme ailleurs

(11) Si le Dragon bleu (*ts'ing*) s'oppose géomantiquement au Tigre blanc, c'est le second, non le premier, qui correspond à la tendance « obscure » (la correspondance s'inverse, il est vrai, dans le symbolisme alchimique). La fête de *Ts'ing-ming* (viêtn. *Thanh Minh*), est celle de la « Lumière pure » : elle se célèbre toutefois au 3e mois, qui est aussi celui de la fondation des *Hong*. Notons, ce qui n'est probablement pas un hasard, que les « ténèbres » de la légende viennent du nord-ouest et que, dans certains tableaux de correspondances en rapport avec la disposition des trigrammes selon Wen-wang, au nord-ouest correspond la couleur *ts'ing*.

(12) On sait que *yin* et *yang* désignent originellement les versants ombreux et ensoleillé d'une vallée.

(13) Ward et Stirling ont aussi beaucoup insisté sur la corrélation du cheval blanc et du bœuf noir sacrifiés par Lieou Pei d'abord, par les *Hong* ensuite, à l'occasion du serment de fraternité. Mais outre que l'opposition de ces couleurs est beaucoup moins évidente en Chine qu'en Occident, chevaux blancs et bœufs noirs sont simultanément « punis » avant l'avènement historique des Ming : ils semblent donc correspondre à deux catégories d'adversaires (les « chevaux blancs » pouvant être les Mongols), et relever par là collectivement du « renversement de *Ts'ing* ».

(14) Correspondance attestée par Maître Eckhart : « La terre désigne les ténèbres et le ciel la lumière. » (*Explication du saint Evangile selon Saint-Jean*).

l'expression du processus cosmogonique (15), le passage de l'ombre à la lumière n'est pas moins universellement celle de la naissance initiatique : Guénon a souligné à ce sujet l'importance de la formule maçonnique *Post Tenebras Lux,* qui est l'équivalent exact du *Fan Ts'ing fou Ming,* celle aussi d'une devise moins littéralement semblable, mais non moins significative : *Ordo ab Chao* (16).

Le double symbolisme des cycles cosmiques et de l'illumination intérieure se trouve aussi clairement exprimé dans le mythe hindou des *Ashvin,* où il est fait mention de la caille (solaire) « libérée de la gueule du loup ». Cette libération de la lumière est un « retour de l'enfer », celui d'Orphée, celui d'Izanagi. Or, nous l'avons noté plus haut, l'atteinte finale de la lumière « rouge » (couleur du sud et de l'été, d'ailleurs symbolisés, en Chine, par la caille), se fait à l'issue d'un cheminement qui part du « Village des Sources jaunes », séjour « infernal » traditionnellement situé au nord : nous touchons en outre ici au symbolisme solsticial, qu'il suffit de rappeler dans le cadre de cet article.

La restauration de *Ming* apparaît donc, si nous tentons de résumer nos données, comme celle :

— de la dynastie nationale légitime par élimination des usurpateurs étrangers, ce qui est une façon particulière d'« ordonner le chaos », car *Ming* est le seul détenteur du *T'ien-ming,* le « mandat céleste » ;

— du « bien », de l'harmonie universelle, par élimination magique des influences « ténébreuses » ;

— de l'ordre céleste par élimination de l'ordre terrestre obscurci, perverti :

(15) Cf. par exemple *Genèse* 1, 4 : « Et Dieu sépara la lumière et les ténèbres ».

(16) *Aperçus sur l'Initiation,* ch. XLVI. Selon le *Siao-tao louen,* grâce à une cérémonie appropriée, « les âmes des neuf ancêtres demeurant dans l'obscurité sortent de la nuit éternelle et entrent au Ciel lumineux. » Le *koua* 36 du *Yi-king, ming-yi,* symbolise le début de l'obscurité, qu'il s'agit d'utiliser en vue de sa transformation finale en lumière. Selon les commentaires traditionnels, c'est une provisoire mise de la lumière « sous le boisseau », une « chute » suivie d'une régénération, *ts'ing* d'où surgira *ming,* comme Amaterasu quittant sa caverne dans le mythe primordial nippon.

a) dans le cycle quotidien : du jour par effacement de la nuit (cycle descendant de la lune, cycle ascendant du soleil, de minuit à midi) ;

b) dans le cycle annuel : de l'été par effacement de l'hiver (de solstice à solstice) ;

c) dans le grand cycle cosmique : de l'Age d'or primordial après achèvement de l'âge sombre (une demi-spire dans le tracé hélicoïdal du *yuan*, la « grande année ») (17) ;

— de la matière et du cosmos par « calcination » de l'enveloppe grossière, abolition des limitations spatio-temporelles (l'« or » est « immortalité », et l'immortalité s'obtient, disent les Taoïstes, par la « fonte », la « dissolution » hermétique) ;

— de l'état « édénique », « central » non seulement dans l'empire où il équivaut à *T'ai-p'ing,* mais aussi dans l'homme, l'un et l'autre percevant ainsi directement, « verticalement » l'influence céleste : c'est dans cette seule position que, par la vertu de *Ming,* la « lumière » intellective, l'homme « forme un ternaire avec le Ciel et la Terre ».

(17) Se référant à notre présentation de la légende, M. Volguine a justement noté que celle-ci s'étendait, de 1674 à 1734, sur un cycle sexagésimal complet, les deux années extrêmes étant également placées sous le double signe *kia-yin* (bois-tigre); or le Tigre bleu (*ts'ing*) et le bois correspondent au printemps, à l'« ébranlement », au début de la restauration du *yang,* ce dont on aperçoit aisément la signification, (*L'Astrologie dans les sociétés secrètes chinoises,* in *Cahiers astrologiques* nº 109 (Nice, 1964). Il ne serait pas moins intéressant de remarquer que la tentative de restauration Ming de Wang Fa-tcheng prend place en 1791, c'est à dire encore 60 ans plus tard (année *kia yin*); et si, pressée par l'événement, la *Siao-tao houei* proclame sa restauration en fin 1853, elle ne précède que de quelques mois la fin du cycle sexagénaire suivant; 1853 est aussi l'année de la proclamation du « Royaume céleste de la Grande Paix » par les *T'ai-p'ing.* La fin du cycle suivant correspond — avec le même décalage — à la dérisoire restauration impériale de Yuan Che-kai, ainsi qu'à la tentative de Phan-xich-Long en Cochinchine. L'avènement des Ts'Ing était intervenu en 1644, soit au milieu exact du cycle précédent celui de la légende : 1644 est une année *kia-chenn* (bois-singe); outre le caractère instable et parodique du singe, *chenn* exprime une notion d'expansion horizontale, sa forme primitive est celle de la double spirale. La restauration des Ming possède, on le voit, un caractère de rénovation cyclique en correspondance délibérée avec les cycles célestes.

Même si elle s'exprime par un terme différent, on peut dire en définitive que la restauration de *Ming* est, selon la terminologie bouddhique, celle de la « nature propre » par annihilation des « obscurités » psycho-physiques. Tchouang-tseu dit assez semblablement que « restaurer son être, c'est faire retour à sa nature véritable » (ch. 17) (17 bis). On notera que ce « retour » (*fan*) s'exprime par le même caractère que le « renversement » de *Ts'ing* : « le retour (*fan*), enseigne Lao-tseu, est le mouvement du *Tao* » (ch. 40). Si donc on considère la notion d'« inversion » cyclique plutôt que celle d'« abolition », la devise *Fan Ts'ing fou Ming* apparaît comme une véritable synthèse de la doctrine taoïste.

Ming succédant à *Ts'ing*, c'est une autre forme de l'aphorisme rapporté par le *Hi-tseu* : « Un *yin*, un *yang* (*yi yin yi yang*), c'est le *Tao* » ; mais le mouvement de « retour » implique la succession inverse : au *yi yin yi yang* correspond, a remarqué Granet, le *yi ming yi houei* du *Kouei-tsang* : « un clair, un obscur ; un temps de lumière, un temps d'obscurité » (18). L'évolution implique l'involution ; le « retour » (à l'origine, c'est-à-dire à l'obscur) achève le mouvement du *Tao* (19). L'épisode *Ts'ing* est providentiellement nécessaire à la restauration de *Ming*, la dissolution précède la coagulation ; c'est de l'« abîme » hivernal que s'élève le cycle solaire ; mais le solstice atteint, le cycle fait retour à l'hiver.

D'une autre façon, il faut encore remarquer que, si « le lumineux naquit de l'obscur » (Tchouang-tseu, ch. 22), clair et obscur ne sont que deux détermina-

(17 bis) L'hexagramme *fou* du *Yi-king* (nº 24), dont l'interprétation est conforme à ce dont il s'agit ici, comporte le commentaire suivant : « Celui qui suit la voie du milieu est le seul qui sache restaurer sa nature. »

(18) *La Pensée chinoise*, p. 122.

(19) « Les ténèbres représentent toujours, dans le symbolisme traditionnel, l'état des potentialités non développées. » (René Guénon, *op. cit.*). C'est donc aussi retour à l'obscur que, dans le langage hermétique, le retour à l'état embryonnaire, le *regressus ad uterum*. Mais l'origine est aussi le « repos », la béatitude : c'est pourquoi le soleil brille ésotériquement « à minuit » et pourquoi le travail en loges maçonniques s'étend « de midi à minuit », non l'inverse. Il faut en outre rappeler que le *yin* contient toujours la trace du *yang* et réciproquement.

tions (*yang-yin*) de l'indistinction originelle ; que si les cycles alternés du soleil et de la lune correspondent naturellement à ceux du jour et de la nuit, soleil et lune n'en concourent pas moins à *Ming* comme *yang* et *yin* à l'harmonie de l'univers (Tchouang-tseu, ch. 14), ce qu'on retrouve exprimé dans la formule du rituel évoquée plus haut. L'atteinte de la « nature propre », remarque le Patriarche du Zen Houei-neng, permet de constater qu'intelligence et ignorance, lumière et ténèbres, sont de même essence. Le « retour à l'origine » est donc moins, en définitive, la restauration de *Ming* que celle de l'Unité première, *T'ai-yi*, qui est « antérieure » à la différenciation du *yin* et du *yang*, de *Ts'ing* et de *Ming*. La porte de la loge, comme le confirme la devise, est définitivement franchie dans un seul sens (20), mais le « retour », la « sortie du cosmos », se fait à la verticale, selon la voie « centrale » (*tchong-tao*) qui unit le *teou* à la Grande Ourse. Toutefois, une telle perspective se définit moins dans le cadre d'une loge de société secrète qu'elle ne s'expérimente dans le secret de la « caverne du cœur ».

Pierre GRISON

---

(20) Inversement, selon une formule rituelle, « la bouche grande ouverte (du dragon) avale la dynastie des Ts'ing », ce qui s'interprète comme la précipitation dans la « résidence sombre ». Mais la contrepartie de cet « avalement » est la « libération de la caille », qui est restauration de *Ming*. Le rejet dans les « ténèbres extérieures » s'effectue aussi, c'est vrai, par la porte orientale de la loge, mais il s'accompagne de la mise à mort.

LA PRIÈRE D'IBN MASHISH

(aç-çalât al-mashîshiyah)

Le Soufi marocain 'Abd as-Salâm Ibn Mashish (1), maître d'Abûl-Hassan ash-Shâdhilî — le fondateur de l'ordre shadhilite — fut le pôle (*qutb*) spirituel de son époque. Il mourut en l'an 1228 de lère chrétienne, dans son hermitage sur le mont al-'Alam, du massif rifain ; son tombeau sur la cime de cette montagne est un des lieux de pélerinage les plus vénérés de tout le Maghreb.

On ne possède de lui qu'un seul texte, sa célèbre prière sur le Prophète, que l'on récite dans toutes les confréries de filiation shâdhilite, et qui est comme un résumé de la doctrine soufique de l'Homme universel (*al-insân al-kâmil*). Nous en donnerons ici une traduction, puis nous commenterons tous les passages difficiles.

Rappelons que tout prière sur le Prophète se réfère implicitement à cette injonction coranique : « Dieu et Ses Anges bénissent le Prophète ; ô vous qui croyez, bénissez-le et souhaitez-lui la paix » (XXXIII, 55).

Le verbe arabe *çallà*, que nous traduisons par « bénir », signifie également « prier » ; le mot *çalât*, de la même racine, désigne la prière et plus particulièrement l'oraison rituelle, si l'action émane de l'homme, en même temps que la bénédiction ou l'effusion de grâce, si l'action émane de Dieu. (2)

Titus BURCKHARDT.

---

(1) Il existe également la forme Ibn Bashish (« fils d'un homme au visage serein »), qui semble bien être la forme arabe originelle de ce nom patronymique, le *mim* de Ibn Mashisch (ou : ben Mashish) s'expliquant par l'assimilation — typiquement maghrébine — du *bâ* au *nûn* précédant.

(2) Sur la signification générale de la prière sur le Prophète voir : Frithjof Schuon, *Comprendre l'Islam*, Paris 1961, p. 129 et ss.

***

« O mon Dieu (*Allâhumma*), bénis celui dont dérivent les secrets et dont jaillissent les lumières, dans lequel ascendent les réalités, et en lequel furent descendues les sciences d'Adam, de sorte qu'il rendit impuissantes les créatures, et que les entendements se rapetissent à son égard, de sorte que personne d'entre nous, ni prédecesseur ni successeur, ne peut le saisir.

« Les jardins du monde spirituel (*al-malakût*) sont ornés par la fleur de sa beauté, et les bassins du monde de la toute-puissance (*al-jabarût*) débordent par le flux de ses lumières.

« Il n'existe pas de chose qui ne soit pas reliée à lui, car, ainsi qu'on l'a dit : N'était le médiateur, tout ce qui en dépend disparaîtrait ! (Bénis-le, ô mon Dieu), par une bénédiction telle qu'elle lui revient par Toi de Ta part, selon qu'il en est digne.

« O mon Dieu, il est Ton secret intégral, qui Te démontre, et Ton voile suprême, dressé devant Toi.

« O mon Dieu, joins-moi à sa postérité (10) et justifie-moi par son compte. Fais que je le connaisse par une connaissance qui me sauve des abreuvoirs de l'ignorance et me désaltère aux abreuvoirs de la vertu. Porte-moi sur son chemin, enveloppé de Ton aide, vers Ta présence. Frappe par moi sur la vanité pour que je la détruise. Plonge-moi dans les océans de l'Unité (*al-ahadiyah*), tire-moi des bourbiers du *tawhid*, et noie-moi dans la source pure de l'océan de l'Unicité (*al-wahdah*) afin que je ne voie ni n'entende ni ne sois conscient ni ne sente que par elle. Et fais du Voile suprême la vie de mon esprit, et de son esprit le secret de ma réalité, et de sa réalité tous mes mondes, par la réalisation de la Vérité première.

« O Premier, ô Dernier, ô Extérieur, ô Intérieur, écoute mon appel, ainsi que Tu as écouté l'appel de Ton serviteur Zacharie ; secours-moi par Toi envers Toi, aide-moi par Toi envers Toi, unis entre moi et Toi, et délie entre moi et autre-que-Toi : Allâh, Allâh, Allâh ! En vérité, Celui qui t'a imposé le Coran

comme loi, te ramènera au terme promis (Coran XXVIII, 84).

« Notre Seigneur, accorde-nous une miséricorde de Ta part et arrange-nous une bonne conduite de notre affaire (Coran, XVIII, 9).

En vérité, Dieu et Ses Anges bénissent le Prophète ; ô vous qui croyez, bénissez-le et souhaitez-lui la paix (Coran, XXIII, 55).

« Que les grâces (*çalawât*) de Dieu, Sa paix, Ses salutations, Sa miséricorde et Ses bénédictions (*barakât*) soient sur notre seigneur Muhammad, Ton serviteur, Ton prophète et Ton envoyé, le prophète illettré, et sur sa famille et ses compagnons (des grâces) aussi nombreuses que le simple et l'impair et que les paroles parfaites et bénies de notre Seigneur.

« Exalté soit ton Seigneur, le Seigneur de la gloire, au-dessus de ce qu'ils lui attribuent, et que la paix soit sur les envoyés. Louange à Dieu, le maître des mondes (Coran, XXXVII, 179-182). »

***

« O mon Dieu (*Allâhumma*), bénis celui dont dérivent les secrets et dont jaillissent les lumières. »

Il y a complémentarisme entre les « secrets » (*asrâr*) et les « lumières » (*anwâr*), car les premiers sont des prédispositions latentes, de l'homme ou du cosmos, tandis que les secondes sont des « effluves » ou des « fulgurations » de l'Etre qui répondent aux « secrets » et en actualisant les potentialités sans jamais en livrer le fond.

On appelle « secret » (*sirr*) le tréfonds de l'âme, « lieu » ou organe de la contemplation des « lumières » : « Les lumières divines — écrit le Soufi Ibn Atâillah al-Iskandârî dans ses *Hikam* — affluent suivant la pureté du secret ». Celui-ci est semblable à un miroir qui reflète les réalités divines et les polarise en quelque sorte selon sa propre prédisposition (*isti' dâh*) (3).

(3) Voir à ce sujet : Muhyi-d-din ibn 'Arabî, *La Sagesse des Prophètes (Fuçûç al-Hikam)*, traduit par Titus Bruckhardt, Paris 1955 ; chapitre sur Seth.

En tant que le « secret » se situe du côté des potentialités, il joue un rôle passif à l'égard des « lumières », qui sont comme des prolongements du *fiat lux ;* mais par son fond insondable, il s'identifie à l'« essence immuable » (*al-'ayn ath-thâbitah*) de l'être, à l'archétype qui ne « subit » aucun acte extérieur à lui-même, puisqu'il contient éminemment et indistinctement tout ce que la conscience individuelle réalise en mode existentiel et successif.

Ceci nous permet d'envisager le rapport entre « secrets » et « lumières » dans toute son ampleur universelle, les premiers correspondants aux archétypes, et les secondes aux Qualités divines, qui sont les sources mêmes de l'Existence. Selon un certain aspect des choses, les « lumières » prêtent l'existence aux « secrets », non-manifestés comme tels ; en les manifestant elles les voilent en même temps. Et selon un autre aspect, complémentaire du premier, les « secrets » polarisent les « lumières » en différenciant la lumière une de l'Etre.

Les archétypes, indistinctement contenus dans l'essence divine, se distinguent d'abord, d'une manière principielle, dans l'Intellect premier (*al-'aql-awwal*), et c'est par lui qu'ils transparaissent en quelque sorte dans le cosmos ; ainsi, ils « dérivent » de lui et se « scindent » à partir de lui (4). De même, la Lumière divine se brise à travers le prisme de l'Intellect en multiples « lumières ».

L'Intellect premier est comme l'« isthme » (*barzakh*) entre les deux « mers » de l'incréé et du créé, de l'Etre pur et de l'Existence, laquelle est relative. Selon une parole du Prophète, l'Intellect est la première chose que Dieu créa ; il ne diffère cependant pas de l'Esprit (*ar-rûh*), qui comporte à la fois un aspect créé, angélique, et un aspect incréé ou divin (5). En un certain sens, l'Intellect est comme la

(4) Le verbe arabe *inshaqqat*, qu'emploie notre texte, a l'un et l'autre sens.

(5) Sur l'aspect angélique de l'Esprit, Abd al-Karîm al-Jîlî écrit : « C'est l'Ange que les Soufis nomment : la Vérité par laquelle (les choses) sont créées. Il est aussi la Réalité Mohammédienne (*al-haqîqat al-muhammadiyah*). Dieu regarda cet Ange tout en Se regardant Lui-même ; Il le créa de Sa lumière et créa de lui le monde... » (*Al-insân al-kâmil*, chapitre sur *ar-*

conscience de l'Esprit, et celui-ci est comme la vie de l'Intellect. Si l'on ne parle pas, en Islam, de l'« Intellect divin », alors qu'on parle de l'« esprit divin », c'est que ce dernier seulement « émane » de Dieu à la manière d'un souffle qui traverse tous les degrés de l'Etre ; l'Intellect, lui, est pour ainsi dire statique, et il ne saurait se définir autrement que par son objet : si celui-ci est l'univers créé, l'Intellect est lui-même créé, tandis qu'il n'est ni créé ni « intellect » en tant qu'il a pour objet immédiat l'Absolu, car sous ce rapport, aucune qualité propre ne le distingue de l'Essence divine ; il *est* ce qu'il connaît (6).

Les deux « faces » de l'Intellect, l'une tournée vers Dieu et l'autre vers le monde, sont indiquées dans cette parole du Prophète : « La première chose que Dieu créa est l'Intellect (*al-'aql*). Il lui dit : reçois (ou : tourne-toi vers Moi, *iqbal*), et il reçut ; puis Il lui dit : transmets (ou : détourne-toi, *idbar*), et il transmit. » Citons encore la parole suivante du Prophète, qui se réfère également à l'Intellect, symbolisé par le Calame suprême (*al-qalam-al-a'lâ*) : « La première chose que Dieu créa est le Calame. Il lui dit : écris ! Il répondit : qu'écrirai-je ? Ecris, lui dit Dieu, Ma science au sujet de Ma création jusqu'au jour de la résurrection ». Il résulte de ceci que l'Intellect est créé en tant qu'instrument cosmique, alors que la science qu'il transcrit — ou la connaissance qu'il réfracte — est d'essence divine.

Ainsi, l'Intellect premier est le médiateur universel, et c'est à lui que le Prophète s'identifie par le secret même de sa fonction.

« dans lequel ascendent les réalités, et en lequel furent descendues les sciences d'Adam. »

rûh). Sur l'aspect divin de l'Esprit, il écrit : « Le Saint-Esprit (*rûh al-quds*) est l'esprit des esprits ; il transcende l'Existence, de sorte qu'il n'est pas permis de l'appeler créé, car il est un aspect particulier de Dieu, en vertu duquel le monde subsiste. Il est esprit, mais non pas comme les autres esprits, car il est l'Esprit de Dieu, et c'est lui qui a été insufflé à Adam... » (ibid., chapitre sur *rûh al-quds*).

(6) « Sache que Dieu manifesta cet Intellect comme une essence unique subsistante par elle-même, limitée (*mutahayyiz*) selon une certaine école et non-limitée selon une autre, cette dernière opinion étant plus juste... » (Muhyi-d-dîn Ibn 'Arabî, *ad-durrat al-baïdhâ* (« La Perle blanche »).

L'Intellect premier est au cosmos entier ce que l'Intellect réfléchi est à l'homme. Ainsi, l'homme dont la conscience intime est l'Intellect premier même, est à la fois un homme et l'être cosmique total ; son cœur est le cœur de l'univers, et tous les éléments du cosmos sont comme des modalités, non pas de sa nature individuelle mais de sa nature intellectuelle et universelle ; il est l'« Homme universel » (*al-insân al-kâmil*). C'est en lui que les réalités (*haqâïq*) « ascendent » par la réintégration de toutes choses dans l'Unité, réintégration perpétuellement opérée par l'Intellect, et c'est en lui également que les réalités « descendent » par la réflexion des vérités universelles dans l'esprit humain : selon le Coran, Dieu enseigna à Adam les « noms » de toutes choses (11, 30).
« de sorte qu'il rendit impuissantes les créatures, et que les entendements se rapetissent à son égard, de sorte que personne d'entre nous, ni prédécesseur ni successeur, ne peut le saisir. »

Le Tout rend impuissant sa partie, en ce sens que la partie ne saurait jamais embrasser le tout. Il en est de même de l'« Homme universel » qui, selon cette perspective, n'est autre que Muhammad : Muhammad, en tant qu'il est le dernier des prophètes dans le temps et le « sceau » de la fonction prophétique, représente — en vertu de l'analogie inverse entre le Ciel et la Terre — la manifestation terrestre la plus complète du Médiateur universel, l'Intellect premier ; dans les autres religions, la précellence du fondateur respectif a pour base tel autre rapport métaphysique, telles l'« Incarnation » ou l'« Illumination » (7).

(7) En un certain sens, le nom de chacun des grands envoyés divins est le nom du Médiateur universel, mais aucun ne l'est sous le même rapport que les autres. — « L'Homme universel est le pôle autour duquel évoluent les sphères de l'existence de la première à la dernière. Il est un seul depuis que l'univers existe et il se manifeste dans les diverses religions, étant chaque fois nommé en vue de tel vêtement et à l'exclusion des autres. Son nom originel est Muhammad... A chaque époque il porte le nom qui correspond à son revêtement actuel; ainsi, je l'ai rencontré sous la forme de mon maître spirituel Sharaf ad-dîn Isma'îl al-Jabartî... » ('Ab al-Karîm al-Jîlî, *op. cit.*, chapitre sur *al-insân al-kâmil*).

« Les jardins du monde spirituel (*âl-malakût*) sont ornés par la fleur de sa beauté, et les bassins du monde de la toute-puissance (*al-jabarût*) débordent par le flux de ses lumières. »

Le Médiateur universel, l'Intellect premier, est comme un miroir qui réverbère la Beauté divine. D'après Plotin — dont la doctrine a été confirmée et complétée par les Soufis, — l'Intellect premier (*nous*) contemple sans cesse l'Un, tout en projetant, sans pouvoir les épuiser, les contenus de sa contemplation dans l'Ame universelle, qui le contemple. C'est en elle que se situent les jardins du *malakût*. Quant aux « bassins » du monde de la toute-puissance, ce sont les « réservoirs » de la non-manifestation, contenus dans l'Etre pur, dont jaillit l'Existence qui, dans sa pureté originelle, n'est autre que la « lumière mohamédienne » (*an-nûr al-muhammadî*). (Selon une parole du Prophète, « Dieu prit une poignée de Sa lumière et lui dit : sois Muhammad ! »)

« Il n'existe pas de chose qui ne soit pas reliée à lui, car, ainsi qu'on l'a dit : si n'était le médiateur, tout ce qui en dépend disparaîtrait. (Bénis-le, ô mon Dieu), par une bénédiction telle qu'elle lui revient par Toi de Ta part, selon qu'il en est digne. ».

Selon les Soufis, la bénédiction ou l'effusion de grâces (*çalât*) dont Dieu comble le Prophète, n'est autre que l'irradiation (*tajallî*) de l'Essence divine, qui s'épanche éternellement dans le cosmos, dont Muhammad est la synthèse. Demander la bénédiction de Dieu sur le Prophète, c'est donc se conformer à l'acte divin et y participer intentionnellement ; aussi la tradition assure-t-elle que celui qui bénit le Prophète, s'attire la bénédiction de l'univers entier (8).

(8) Citons à ce propos quelques paroles du Prophète, transmises par diverses chaines : « (L'archange) Gabriel — sur lui la paix — vint à moi et me dit : « ô Muhammad, personne ne te bénira sans que soixante-dix mille anges ne le béniront; et celui que bénissent les anges sera des gens du paradis ». — « Si quelqu'un me bénit par vénération, Dieu — exalté soit-Il — créera de sa parole un ange dont les deux ailes s'étendent de l'orient à l'occident, dont les deux pieds sont posés sur la septième terre inférieure et dont la nuque est pliée sous le trône divin, et Dieu dira à cet angle : bénis mon serviteur, comme il bénit Mon Prophète ! et il le bénira jusqu'au jour de la résurrection ». — « Si quelqu'un me bénit une fois, Dieu le bénira

« O mon Dieu, il est Ton secret intégral, qui Te démontre, et Ton voile suprême, dressé devant Toi. »

La « réalité essentielle » (*haqîqah*) du Médiateur, sa racine en Dieu, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'est autre que la première autodétermination (*ta'ayyûn*) divine, l'Etre (*al-wujûd*) en tant qu'il se détache en quelque sorte du Non-Etre (*'adam*). Cette première détermination, qui englobe toutes les autres, est en soi un secret ou un mystère, car comment l'indéterminé peut-il se déterminer lui-même ? D'une part, la première détermination « démontre » Dieu, car l'indéterminé est incompréhensible ; d'autre part, elle Le voile en Le limitant d'une certaine manière ; elle Le révèle et Le voile en même temps (9).

« O mon Dieu, joins-moi à sa postérité (10) et justifie-moi par son compte. Fais que je le connaisse par une connaissance qui me sauve des abreuvoirs de l'ignorance et me désaltère aux abreuvoirs de la vertu. Porte-moi sur son chemin, enveloppé de Ton aide, vers Ta présence. Frappe par moi sur la vanité pour que je la détruise. »

dix fois ; si quelqu'un me bénit dix fois, Dieu le bénira cent fois ; si quelqu'un me bénit cent fois, Dieu le bénira mille fois... » — « Il n'y a pas de serviteur de Dieu qui me bénisse, sans que sa bénédiction, en sortant rapidement de sa bouche, ne parcoure toute terre et toute mer, tout orient et tout occident en disant : je suis la bénédiction d'un tel, fils d'un tel, qui bénit Muhammad, l'élu, la meilleure des créatures de Dieu. Alors il ne restera pas de chose qui ne le bénisse, ce serviteur. Et Dieu créera de cette bénédiction un oiseau qui aura soixante-dix mille ailes, sur chaque aile il y aura soixante-dix mille visages, dans chaque visage il y aura soixante-dix mille bouches, et chaque bouche aura soixante-dix mille langues ; chacune d'elles louera Dieu en soixante-dix mille langages ; et Dieu inscrira pour lui les récompenses de tout cela. » — Toutes ces paraboles expriment la réciprocité incalculable entre l'homme singulier et l'Homme universel.

(9) Ce que l'on peut également affirmer de *mâyâ*, selon la doctrine védantine. L'origine de *mâyâ* est un secret insondable, puisqu'elle est ni réelle comme l'Absolu, ni irréelle comme le néant. C'est ainsi que les Soufis envisagent la « Réalité Mohamédienne » (*al-haqîqat al-muhammadiyah*) en tant que première détermination existentielle.

(10) Il s'agit évidemment de la postérité spirituelle. Remarquons toutefois que 'Abd as-Salâm Ibn Mashîsh descendait lui-même du Prophète, par Idris, le saint fondateur de Fès. L'existence d'innombrables saints issus de la postérité char-

Ces derniers mots sont une paraphrase du verset coranique : « Mais nous lancerons la vérité (*al-haqq*) sur la vanité (*al-bâtil*), de sorte qu'elle la fracasse, et voici qu'elle s'évanouit » (XXI, 17). (11). C'est comme si le maître disait : fais que mon esprit s'identifie à la Vérité divine (*al-haqq*), qui seule transcende et détruit l'illusion de ce monde.

« Plonge-moi dans les océans de l'Unité (*al-ahadiyah*), tire-moi des bourbiers du *tawhîd.* »

At-tawîd signifiant normalement l'attestation de l'Unité ou, par extension, l'union à Dieu, la demande d'Ibn Mashîsh est paradoxale ; ce qu'il vise par elle, c'est la confusion du créé et de l'incréé ; c'est comme s'il disait : préserve-moi des pièges que la doctrine de l'Unité, mal comprise, tend aux enivrés, qui ne savent plus distinguer entre le Seigneur et le serviteur.

« Et noie-moi dans l'essence (ou la source) (*'ayn*) de l'océan de l'Unicité (*al-wahdah*) afin que je ne voie ni n'entende ni ne sois conscient ni ne sente que par elle. »

Allusion à la parole sacrée (*hadîth qudsî*) : « Mon serviteur ne cesse pas de s'approcher de Moi jusqu'à ce que Je l'aime, et lorsque Je l'aime, Je suis l'ouïe par laquelle il entend, la vue par laquelle il voit, la main avec laquelle il saisit et le pied par lequel il marche ; et s'il Me demande quelque chose, Je lui donnerai certainement. » Selon cette parabole de l'union, le serviteur ne cesse pas d'être serviteur, mais sa nature humaine est comme pénétrée et englobée par la Réalité divine.

Dans l'Unité au sens de *al-ahadiyah*, toutes traces de la créature ou du serviteur sont effacées, tandis que dans l'Unicité au sens de *al-wahdah*, la créature apparaît en Dieu, la multiplicité dans l'unité et l'unité dans la multiplicité. Le premier état correspond donc à l'extinction (*fanâ*) et le second à la subsistance (*baqâ*) en Dieu.

nelle du Prophète prouve que celle-ci peut être comme la matière première d'une parenté spirituelle, lorsque la vocation et l'effort personnels en actualisent les potentialités.

(11) *El-bâtil*, que nous traduisons par « vanité », signifie tout ce qui est faux, éphémère et illusoire.

« Et fais du Voile suprême la vie de mon esprit, et de son esprit le secret de ma réalité, et de sa réalité tous mes mondes. »

C'est-à-dire : Fais que la première de toutes les déterminations, l'Etre, soit l'essence même de mon esprit, que le Médiateur universel soit le secret de ma réalité spirituelle (*haqîqah*), et que sa propre réalité spirituelle s'assimile toutes les modalités de mon existence.

« par la réalisation de la Vérité première ».

dont le Coran dit : « Nous n'avons créé les cieux et la terre et ce qui est entre les deux que par la vérité » (XV, 84). Dieu même est appelé « la Vérité » (*al-haqq*).

« O Premier, ô Dernier, ô Extérieur, ô Intérieur. »

Ces noms divins sont mentionnés dans le Coran dans ce même ordre.

« Ecoute mon appel, ainsi que Tu as écouté l'appel de Ton serviteur Zacharie ; »

qui implora Dieu de ne pas le laisser sans héritier ; Dieu l'exauça malgré son âge et la stérilité de sa femme (Coran, III, 37 ss.).

« Secours-moi par Toi envers Toi, aide-moi par Toi envers Toi, unis entre moi et Toi, et délie entre moi et autre-que-Toi : Allâh, Allâh, Allah ! En vérité, Celui qui t'a imposé le Coran comme Loi, te ramènera au terme promis (Coran, XXVIII, 84) ».

La dernière phrase est un verset du Coran, adressé au Prophète lors de la fuite (*hijrah*) à Médine. Ici, elle se réfère à l'exil de l'esprit dans le monde : Dieu promet à celui qui L'invoque de le ramener en sa vraie patrie, l'éternité ou Dieu lui-même.

« Notre seigneur , accorde-nous une miséricorde de Ta part, et arrange-nous une bonne conduite de notre affaire (Coran, XVIII, 9) ».

C'est la prière prononcée, selon le Coran, par les sept dormants d'Ephèse, au moment où ils se réfugient dans la cave. Celle-ci est l'image par excellence de l'isolement *(khalwah)* du contemplatif en son propre intérieur.

En vérité, Dieu et ses Anges bénissent le Prophète ; ô vous qui croyez, bénissez-le et souhaitez-lui la paix (Coran, XXIII, 55).

« Que les grâces (*çalawât*) de Dieu, Sa paix, Ses

salutations, Sa miséricorde et Ses bénédictions (*barakât*) soient sur notre seigneur Muhammad, Ton serviteur, Ton prophète et Ton envoyé, le prophète illettré, et sur sa famille et ses compagnons, (des grâces) aussi nombreuses que le simple et l'impair et que les paroles parfaites et bénies de notre Seigneur. »

Les grâces dont Dieu comble Sa créature première et globale sont innombrables et sans fin comme Ses paroles créatrices.

« Exalté soit ton Soigneur, le Seigneur de la gloire, au-dessus de ce qu'ils Lui attribuent, et que la paix soit sur les envoyés. Louange à Dieu, le maître des mondes (Coran, XXXVII, 179-182) ».

Titus BURCKHARDT.

LES LIVRES

FABRE D'OLIVET, *Histoire philosophique du genre humain*, tome I, Les Editions Traditionnelles, 1966.

Cette réédition remet sous les yeux du public cultivé d'aujourd'hui, un des ouvrages les plus intéressants du début du XIXe siècle (1822) dans une édition qui est la réimpression exacte de l'originale. Notre auteur, Fabre par son père et d'Olivet par sa mère, a été l'exact contemporain de Hégel, de Maine de Biran et de Joseph de Maistre. Dans sa « Dissertation introductive », il explique quel a été le but de son travail.

« Mon intention, écrit-il, a été de réunir... dans l'ordonnance d'un même tableau l'histoire générale du globe... de manière à exposer sans aucun préjugé les systèmes cosmogoniques et géologiques de tous les peuples, leurs doctrines religieuses et politiques, leurs gouvernements, leurs mœurs, leurs relations diverses... afin de tirer de tout cela des lumières plus étendues et plus sûres. »

Sans préjugé il ne l'a pas toujours été et il a subi comme chacun l'ambiance de son temps. Il commença son travail par étudier la Cosmogonie de Moïse et par conséquent l'hébreu. Il pensait retrouver dans ce texte sacré la vérité fondamentale que devait recéler aussi tous les autres textes sacrés des nations « émanés comme le sien de la source unique et féconde d'où découle toute vérité ». On reconnait là un des thèmes les plus chers à René Guénon. Mais une telle entreprise, au début du XIXe siècle, dépassait la capacité d'un seul homme, comme Fabre d'Olivet le constatait lui-même en jugeant, disait-il « son dessein hors de proportion avec mes moyens physiques et moraux... Mais ce que je n'aurais pu faire un autre le pourra peut-être, placé dans des circonstances plus heureuses que moi ».

On ne peut s'empêcher de penser que ce texte est tombé sous les yeux du jeune René Guénon et qu'il devint le thème de son travail. Les lecteurs de ses ouvrages n'ont pas oublié le chapitre XXI de « La Grande Triade » où il parle du ternaire Providence, Volonté, Destin, dont Fabre d'Olivet avait fait un des thèmes essentiels de son ouvrage et que Saint-Yves d'Alveydre devait plus tard adopter comme base de sa théorie de la « Synarchie ».

On peut donc dire que l'œuvre de Fabre est dans les temps modernes le premier essai valable ayant pour but de reconstituer l'origine métaphysique des différentes traditions de l'humanité. C'est en ce sens que l'ouvrage prend

sa valeur. Certes il est de son temps. Comme Schopenhauer, dont l'œuvre principale, le *Monde comme Volonté et Représentation* (1818) ne lui est antérieur que de quatre ans, Fabre d'Olivet fait de la volonté de l'homme l'élément central qui unifie et enveloppe la triple sphère de l'esprit, de l'âme et du corps. Il en fait en somme l'image du principe.

Ajoutons, pour compléter la note bibliographique, que Fabre s'est toujours intéressé à la musique, ayant écrit un traité consacré à « La Musique considérée comme science et comme art dont on ignore la destinée du manuscrit. Cette notion correspond à la théorie hindoue du son, comme manifestation primordiale. Le texte fut publié par fragments, après sa mort, par la « France Musicale » et le « Dictionnaire de Musique » d'Escudier. M. Pinasseau a publié à ses frais, en 1928, un recueil complet de ces textes dans une édition aujourd'hui fort rare et qui fait regretter la perte du manuscrit.

Luc Benoist.

René Guénon, *Etudes sur l'Hindouisme*, Les Editions Traditionnelles, 1966.

On sait que René Guénon considérait la tradition hindoue (parmi celles qui subsistent encore), comme la plus proche de la tradition primordiale. Et pourtant il ne lui a consacré effectivement que deux ouvrages exclusifs, considérables il est vrai, « L'introduction générale à l'étude des doctrines hindoues » et « L'homme et son devenir selon le vêdânta ». C'est ce qui donne tout son prix à ce recueil qui comprend toutes les études supplémentaires que le maître a consacré à l'Inde, principalement dans notre revue, depuis 1929, date où débute sa collaboration régulière. Il y a là des pages fort importantes sur « la théorie hindoue des cinq éléments », sur « le Dharma », le « Yoya », le « Tantrisme ». Le compte-rendu de livres, notamment d'hindous comme Ramana Maharshi ou Aurobindo, sont l'occasion de remarques que l'on ne trouverait pas ailleurs.

S'il est possible de mettre en lumière ce que je considère comme son attitude la plus constante et la plus féconde, c'est son permanent souci d'écarter de toute position doctrinale ce que les érudits modernes appellent des « contradictions ». « Les noms, dit-il, sont multiples comme les voies auxquels ils se rapportent et ces voies, plus ou moins directement, conduisent au même but.

Une autre de ses positions, qui dérive d'ailleurs de la précédente, consiste à inverser l'ordre de hiérarchie des notions et des états suivant le point de départ de l'exposition et le niveau du sujet traité. De cette liberté, il donne dans ce livre de multiples exemples, par exemple lorsqu'il expose que l'ordre d'apparition des cinq éléments est inverse de leur ordre de résorption, l'un étant

ascendant et l'autre régressif, l'ordre logique d'une exposition étant différent de l'ordre chronologique. Ce que René Guénon exprime (toujours à propos des éléments) en disant que « cet ordre que nous appelons hiérarchique ne se confond pas avec l'ordre de production des éléments et doit en être soigneusement distingué ». C'est l'attitude que j'ai adopté dans mon « Compagnonnage », à propos de la connaissance qui peut être atteinte par les rites compagnonniques. « Il faut distinguer, ai-je dit, le sens opposé de leur genèse... suivant que l'on suit l'ordre d'une exposition logique ou d'une filiation vivante ». Un autre exemple est donné dans l'ouvrage dont nous rendons compte, à propos de la voie du « Tantrisme », qui est, dit René Guénon, « plus active que contemplative ». A plus forte raison en est-il ainsi des rites compagnonniques, destinés à des artisans manuels, pour lesquels la connaissance à l'état pur serait sans portée. Pour ceux qui ne peuvent y accéder directement la connaissance ne peut être atteinte que secondairement à travers l'action rituelle et par conséquent la hiérarchie est ici inversée « illusoirement », puisque pour l'homme le chemin qu'il doit parcourir est le reflet inversé de toute création.

Nous insisterons en terminant sur l'importance du dernier chapitre qui traite de *Sanâtana Dharma*, que A.K. Coomaraswamy de son côté traduisait par *Philosophia Perrenis*, dans son sens médiéval. Il y spécifie que cette philosophie est plutôt une Sagesse et que cette pérennité est différente de l'éternité, dans le sens de la durée. En réalité le *Sanâtana Dharma* est identique à la Tradition primordiale (ou à l'Ordre universel), dont la tradition hindoue, précisé René Guénon, « est en quelque sorte comme la continuation à l'extérieur, en tenant compte toujours, bien entendu, des conditions dans lesquelles se déroule le cycle humain et dont elle-même donne une description plus complète que toutes celles qu'on pourrait en trouver ailleurs, et qu'ainsi elle participe à un plus haut degré que toutes les autres à sa perpétuité ».

Luc Benoist.

Dans la série ''encyclopédie PLANÈTE frontières de la recherche'' vient de paraître, sous le titre *L'alchimie, science et sagesse*, une traduction de mon livre *Alchemie, Sinn und Weltbild*, qui m'oblige à déclarer :

1. que cette édition a été faite à mon insu, l'éditeur de la version originale, en allemand, ne m'ayant pas renseigné sur la vente d'une licence française ;
2. que la traduction est pleine de graves erreurs ;
3. que les titres des chapitres ainsi que les sous-titres ne sont pas de moi ;
4. que de nombreuses notes marginales y ont été ajoutées sans mon autorisation ;
5. que la plupart des illustrations ont également été ajoutées à mon insu ;
6. que ni l'introduction ni les ''documents annexes'' ne sont conformes à l'intention de mon texte ;
7. que les notes biographiques me concernant sont fausses.

Titus Burckhardt.

LES REVUES

Le Symbolisme a fait paraitre un numéro double (juin-septembre) qui compte presque 200 pages. Nous ne pouvons songer à en donner un compte rendu détaillé, et nous croyons préférable de nous arrêter un peu longuement sur les articles ayant trait à la Maçonnerie, qui sont d'ailleurs particulièrement intéressants.

Citons d'abord l'article intitulé : *Notes sur la Bauhütte* (c'est-à-dire sur la Maçonnerie opérative allemande). Cette étude est la traduction de fragments d'un ouvrage publié à Vienne en 1883 par l'architecte autrichien Franz Rziha, et qui contient de nombreux renseignements sur les tailleurs de pierre germaniques. Les sources de ces renseignements sont une vingtaine de « règlements corporatifs », dont le plus ancien, celui de Trèves, remonterait à 1397. Remarquons à ce propos que le *Regius Manuscript*, le plus ancien des documents anglais appelés *Old Charges*, est regardé comme datant de 1390. Il semble que cette période de la fin du XIVe siècle constitue (pour ce qui concerne la Maçonnerie) une de ces « barrières » dont a parlé René Guénon, et au-delà desquelles l'histoire « oficielle », basée sur les documents écrits, ne saurait remonter. Rziha, d'ailleurs, n'a pas cédé à la tentation de faire de la Maçonnerie opérative une institution spécifiquement chrétienne. Bien au contraire, il rappelle fréquemment que les artisans du Moyen Age, pour chrétiens qu'ils aient été, et même, en général, d'une extrême ferveur dans leur « foi », n'en étaient pas moins les légitimes successeurs des *Collegia fabrorum* de la Rome antique, auxquels les rattachait une filiation continue. Une chose assez singulière, c'est qu'ils semblent avoir ignoré totalement les deux saints Jean, et regardaient comme principaux patrons de leur Ordre les Quatre saints Couronnés, sculpteurs romains martyrisés au temps de Dioclétien sur la voie Lavicane. Les *Bauhütten* (Loges de constructeurs) auraient dépendu d'une Grande Loge (*Haupthütte*) siégeant à Strasbourg, ville où fut promulgué en 1459 un règlement ou « charte » parfois mis en parallèle avec la charte de Cologne (mais Rziha, avec la généralité des auteurs, germaniques, regarde cette dernière comme apocryphe, ce qui n'empêche pas, bien entendu, que la cathédrale de Cologne présente une importance capitale au point de vue symbolique). Les rituels de la *Bauhütte* auraient présenté de nombreuses analogies avec ceux de la Maçonnerie

actuelle. Citons par exemple : les deux colonnes, les trois piliers, la houppe dentelée, la station du Vénérable à l'Orient, la distinction des trois grades, l'ouverture des travaux par trois coups de maillet, les trois voyages du récipiendaire au grade d'Apprenti, les « marches » rituelles, la « génuflexion à l'équerre », (attitude qui, pour la prestation du serment, a un rapport évident avec le swastika), la manière de boire, de saluer, de remercier rituellement, etc. Tout cela est des plus intéressants, mais nous mentionnerons encore les aperçus de l'auteur sur les « marques » corporatives, dont il semble avoir fait une étude très poussée. Une marque était donnée au Compagnon nouvellement reçu ; et il convient de rappeler que l'actuelle « Maçonnerie de la Marque » (qui, contrairement à ce qu'écrit Rziha, n'est pas une « secte ») est considérée comme un appendice (*appendage*) du grade de Compagnon. Une page entière est d'ailleurs consacrée à la reproduction de telles marques, et montre bien leur complexité croissante, depuis les lignes sobres de l'art grec jusqu'aux extravagances du « style rococo » où elles n'ont plus qu'un caractère purement ornemental. Les Opératifs allemands, nous dit Rziha, semblent avoir attaché une particulière importance à trois figures : le triangle, le carré et le cercle. Ne faudrait-il pas voir là une des raisons de leur culte pour les *Sancti Quatuor Coronati*, le cercle représentant la couronne, le carré le nombre 4, et le triangle la « sainteté » (à cause du Dieu trois fois saint) ? Nous nous contentons de poser le problème. En terminant, l'auteur signale la parenté entre les marques artisanales et la « clé » de l'« alphabet cryptique » des Francs-Maçons, clé dont la connaissance est d'ailleurs communiquée au grade de Compagnon (l'Apprenti étant censé ne savoir « ni lire, ni écrire ») ; mais, dans cet alphabet, le point joue un rôle essentiel, alors qu'il ne figure jamais dans les marques opératives. Et Rziha cite à ce propos un « dicton maçonnique » en forme de quatrain, qu'il dit tenir de « l'architecte de la cathédrale » (sans doute la cathédrale Saint-Etienne de Vienne), et que voici : « Un point qui suggère le cercle, — Qui est dans le carré ou le triangle ; — Si tu le connais, tant mieux ! — Sinon, tout est vain ». Nous pensons que le point en question n'est autre chose que le « point sensible » dont René Guénon a parlé dans un article précisément intitulé *Cologne ou Strasbourg ?* et par quoi débutent les *Etudes sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage*. Ce point sensible, qui existe dans toute cathédrale construite « selon les règles de l'art », et qui est la même chose que le « nœud vital » du composé humain, Guénon a rappelé ses rapports avec le « pouvoir des clés », la « solution » hermétique et le symbolisme de Janus. Il a rappelé enfin la célèbre histoire du « nœud gordien ». On sait comment Alexandre, après la bataille du Granique, ne pouvant parvenir à dénouer l'inextricable enchevêtrement du lien qui rattachait le *chariot* du roi de Phrygie à

son *timon* (et l'on notera le caractère « pôlaire » d'un tel symbolisme), prit le parti de trancher ce nœud avec son épée, s'assurant ainsi « l'empire de l'Asie » (c'est-à-dire de l'Orient), élément indispensable à la réalisation du Saint-Empire, ou encore, selon une expression équivalente, à la « possession du Monde » qu'évoque « le mot de passe qui mène du deuxième au troisième appartement ».

— Par une rencontre assez curieuse, le frontispice de ce numéro reproduit le Tableau de Loge (pour le Rite écossais) du grade de Compagnon, dessiné par Oswald Wirth. Ce tableau a le mérite d'être plus complet que beancoup de ceux qu'on voit dans certains ateliers. On y trouve notamment la « clé » de l'alphabet cryptique, les 7 étoiles disposées par 3 et 4, représentant la Grande Ourse (allusion aux origines « boréennes » de l'Ordre, particulièrement mises en évidence dans ce grade), et enfin une épée dont la pointe s'engage dans le nœud qui précède le premier des trois « lacs d'amour » de la houppe dentelée. Ce qu'on pourrait pourtant critiquer dans ce Tableau, c'est les positions respectives du compas et de l'équerre autour de l'étoile flamboyante, et aussi le fait que les deux colonnes y sont de style égyptien, alors qu'elles doivent être d'ordre corinthien, à cause du symbolisme « spiral » de la feuille d'acanthe.

— Un autre article sur la Maçonnerie allemande, par M. Yves Dangers, est intitulé : *Ephraïm - Joseph Hirschfeld et les « Frères de l'Asie »*. Il s'agit ici d'un de ces Régimes maçonniques qui pullulèrent au XVIII[e] siècle en Allemagne, dans l'ombre où à la suite de la Stricte Observance. Les « Frères de l'Asie », ou, pour leur donner leur titre complet, les « Frères de saint Jean l'Evangéliste en Europe, originaires de l'Asie », furent fondés à Vienne en 1780 par le baron d'Ecker et Eckhofen, mais leur siège fut bientôt transféré à Hambourg. En 1786, le landgrave Charles de Hesse en devint le Grand-Maître. Le baron d'Ecker mourut en 1790, et son Ordre, continuellement en conflit avec les Maçons « réguliers » allemands qui lui reprochaient de « judaïser », tomba en décadence et finit par s'éteindre en 1813. En 1782, un Juif plus ou moins kabbalisant, Ephraïm - Joseph Hirschfeld (qui avait peut-être inspiré Ecker dès le début), fut admis dans l'Ordre sous le nom initiatique de Markus Ben-Bina (on notera la ressemblance de ces noms avec le « mot de Maître »). Sur cet étrange personnage, M. Dangers nous apporte une foule de renseignements curieux, empruntés aux travaux de M. Scholem, dont le nom fait autorité en matière d'études juives, et qui a rassemblé sur la question une documentation considérable, ayant nécessité des recherches poursuivies pendant plusieurs dizaines d'années. Hirschfeld prétendait posséder une partie des manuscrits dont Pasqually s'était servi pour fonder l'Ordre des Elus Coëns, et il déclarait même que ses manuscrits étaient

plus corrects que ceux de Martinez. Peut-être ; mais Martinez ne prétendait pas tirer son autorité de la possession de manuscrits, mais bien d'une tradition orale que lui avaient communiquée des Maîtres vivants. En tout cas, Hirschfeld n'a jamais joui, auprès des « Frères de l'Asie », de l'autorité sans limites que Pasqually exerçait sur son Ordre, ni de la vénération que les Elus Coëns portaient à leur Maître. Bien plus, huit ans seulement après son initiation, Hirschfeld fut l'objet d'une sentence d'exclusion. C'est alors qu'il publia son ouvrage capital, le *Biblisches Organon*, commentaire sur les premiers versets de la Genèse, où, nous dit M. Dangers, les conceptions de Kant et de Spinoza « se mêlent à l'authentique Kabbale ». Nous voilà loin, évidemment, du *Traité de la Réintégration des êtres*, et ce détail permet de se faire une idée sufisante de la mentalité du personnage. Incidemment, nous voudrions signaler à M. Dangers une erreur qui n'est pas sans importance. La marquise de la Croix ne fut jamais, comme il l'écrit, « Elue Coën » ; après la mort de Pasqually, elle adressa bien une demande d'initiation à son successeur, Caignet de Lestère, mais ce dernier répondit par une fin de non-recevoir. En terminant, M. Dangers souhaite que son étude en suscite d'autres du même genre, afin de découvrir « quelles sortes de choses ont tenté, au cours du XVIIIe siècle, de se greffer sur le tronc vénérable de la Franc-Maçonnerie ». On ne peut que s'associer à ce vœu ; bien plus, on souhaiterait volontiers que M. Dangers se chargeât lui-même de cette tâche, et mît à notre disposition, sur des organisations allemandes telles que les « Architectes Africains », la « Rose-Croix d'or », les *Clerici*, la « Late Observance », etc., une somme de renseignements comparable à celle qu'il vient de nous fournir sur les « Frères de l'Asie ».

— Voici encore un autre article maçonnique, lui aussi des plus intéressants ; il est intitulé : *A propos de Nemrod et de la Tour de Babel*. Son auteur, M. Jean-Pierre Berger, se réfère fréquemment à l'œuvre de Guénon, dont il semble avoir fait une étude approfondie - et féconde. Il examine ici ce qu'il appelle « un point quelque peu insolite de l'histoire légendaire de la Maçonnerie », à savoir « le rôle important, et nullement défavorable, qu'y joue Nemrod ». Déjà M. Jean Palou, dans un ouvrage assez récent, avait fait une rapide allusion à ce fait curieux, à propos du grade de « Noachite ou Chevalier Prussien » (21e degré de l'Ecossisme). M. Jean-Pierre Berger, lui, a interrogé, non plus les rituels des hauts grades, mais les *Old Charges* de la Maçonnerie opérative anglaise, pour comprendre l'intérêt porté par l'Art Royal à celui que Bossuet, écho fidèle de la tradition judéo-chrétienne exotérique, appelait « maudit rejeton de Cham maudit par son père ». Dans le *Cooke's Manuscript* (le plus ancien des *Old Charges* connu après le *Regius*, et qui doit dater de 1450 environ), Nemrod est dit avoir commencé la Tour de Babel et avoir enseigné le métier de constructeur à

40 000 Maçons (chiffre évidemment symbolique). M. Berger a utilisé surtout un document beaucoup plus récent, le *Dumfries'Manuscript* n° 4 (vers 1700), qui assimile Nemrod à Hermès, lequel, d'après une légende maçonnique, aurait retrouvé les deux colonnes édifiées par Hénoch avant le déluge, et sur lesquelles ce patriarche avait gravé « les secrets de la Sagesse et de la Science ». A vrai dire, Hermès n'avait retrouvé que l'une des deux colonnes, celle construite en bronze, et qui avait ainsi résisté aux eaux du déluge. Mais peu importe ici. Partant de cette assimilation de Nemrod à Hermès, M. Berger nous donne une masse impressionnante de renseignements (puisés notamment dans les traditions juive et arabe) sur Hénoch, Noé, Hermès, Salomon, Romulus, Alexandre *Dhûl-Karnaïm*, et aussi sur le nom divin *El-Shaddaï*, lequel, selon le *Sloane Manuscript* (vers 1701) aurait été prononcé pour la première fois à la Tour de Babel. Tout cela ne saurait être résumé. Nous nous souvenons avoir appris jadis, d'une source vraisemblablement bien informée, que les Opératifs avaient un serment particulier, appelé « serment de Nemrod » auquel ils attachaient une grande importance. Mais nous voudrions maintenant attirer l'attention de M. Berger sur un point. A trois reprises, il rappelle que l'histoire de la Tour de Babel constitue la plus ancienne des références bibliques à l'art de construire dont il soit fait mention dans la Maçonnerie. C'est vrai sans doute en ce qui concerne les *Old Charges*, mais il est pourtant un texte maçonnique qui s'appuie sur la Bible pour faire remonter plus haut encore l'art dont il s'agit. Dans la réception au grade de Compagnon selon le Rite écossais (tel du moins qu'il est pratiqué par la Grande Loge de France), la « lecture » qui suit le second voyage, et qui a trait à l'histoire traditionnelle de l'architecture, donne pour ancêtre de cet art un nom encore plus « scandaleux » que celui de Nemrod pour les exotéristes exclusifs. Il s'agit en effet de Caïn, dont il est écrit : « Caïn connut sa femme qui conçut et enfanta Hénoch ; Caïn bâtit alors une ville qu'il appela Hénoch, du nom de son fils » (Genèse, IV, 17). Il convient de rappeler qu'en hébreu, Hénoch signifie « initié ». Cet Hénoch fils de Caïn est d'ailleurs différent de l'Hénoch constructeur des deux colonnes, et qui, lui, descendait de Seth à la cinquième génération. Mais il est bien évident que, si la constcution d'une ville (quand elle est mentionnée dans un livre sacré) symbolise la fondation d'un centre spirituel, la construction d'une ville du nom d'Hénoch doit se rapporter à un centre particulièrement important. Certes, le « parrainage » de Caïn a dû paraître un peu compromettant aux yeux de ceux qui, à la « charnière » du monde antique et du monde médiéval, « christianisèrent » la doctrine et les rites de la Maçonnerie. On peut même se demander si l'accent qui fut mis alors sur l'« amour fraternel » n'avait pas un caractère de « compensation », en sorte que la « conduite non-fraternelle » devint le premier (en importance) des « crimes

maçonniques », comme le fratricide de Caïn avait été le premier (chronologiquement) des crimes relatés par la Bible. Ce qui pourrait justifier une telle façon de voir, c'est que, dans l'organisation-sœur de la Maçonnerie, le Compagnonnage, on ne se qualifie nullement de Frère, mais de « Pays » ou de « Coterie » ; et naguère, quand des Compagnons de Rites différents se rencontraient « sur le Tour », ce qui s'ensuivait n'avait rien de particulièrement « fraternel »... Il est vrai, cependant, que les Carbonari se qualifiaient entre eux de « Bons Cousins ». Quoi qu'il en soit, dans l'adaptation de la Maçonnerie à un monde renouvelé (adaptation qui entraîna notamment la substitution — qui ne fut d'ailleurs que partielle — d'un symbolisme « solaire » au symbolisme « polaire » des origines), la figure de Caïn, le fondateur de la « Ville initiatique », fut laissée dans l'ombre. Mais sa descendance, par contre, fut tenue en grand honneur, en la personne surtout de Tubalcaïn. Il y a entre ces personnages : Caïn, Tubalcaïn, Nemrod, une parenté parfois charnelle et parfois symbolique. La défaveur évidente avec laquelle leurs actions sont rapportées dans l'Ancien Testament ne doit pas nous faire illusion. Même quand elle prend l'allure d'un « jugement » moral, il s'agit de tout autre chose, car ce qui nous est dit de ces époques reculées a un caractère symbolique et non pas historique. Ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que la Maçonnerie, qui construit les « demeures » des humains, est l'art « sédentaire » par excellence, et que l'Ancien Testament (et plus particulièrement le Pentateuque) a été originellement révélé à un peuple nomade. Comme l'a écrit René Guénon : « De là la façon dont est présentée l'histoire de Caïn et d'Abel, qui, du point de vue des peuples sédentaires, apparaîtrait sous un autre jour et serait susceptible d'une autre interprétation » (*Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, p. 144). Nous ne pousserons pas plus loin ces considérations, mais nous tenons à redire l'intérêt du travail de M. Jean-Pierre Berger, que nous souhaitons vivement voir continuer ses recherches dans le domaine difficile — et partant si peu exploré — des « légendes maçonniques ».

— Nous signalerons enfin une étude de M. Jean Clerbois, intitulée : « *Fils du Ciel et de la Terre* ». L'auteur, utilisant *La Grande Triade* et en général l'œuvre de Guénon — auquel il rend d'ailleurs hommage —, a résumé en quelques pages les affinités si nombreuses, et parfois si déconcertantes, qu'on peut relever entre le symbolisme maçonnique et le symbolisme extrême-oriental. Il est agréable de voir les idées traditionnelles authentiques se frayer une voie, malgré « vents » et « marées », dans les milieux maçonniques.

Denys ROMAN

Le Directeur : A. André VILLAIN

Imprimerie SAINT-MICHEL, 5, Rue de la Harpe - Paris (5e) — 2-1967